

Oncle Vania

Anton Tchekhov

Première parution en 1897

Acte I

L'action se passe dans la propriété de Se?re?briakov. Un jardin. On voit une partie de la maison avec la terrasse. Dans l'alle?e, sous un vieux peuplier, une table pre?pare?e pour le the?. Bancs et chaises. Sur un des bancs, une guitare. Non loin de la table, une balanc?oire. Trois heures de l'apre?s-midi. Temps couvert. Marina, vieille femme grasse, peu allante, se tient pre?s du samovar et tricote un bas. Astrov va et vient.

MARINA (*remplissant un verre*)
Bois, petit pe?re.

ASTROV (*prenant le verre, sans entrain*)
Je n'en ai gue?re envie.

MARINA
Peut-e?tre veux-tu une petite goutte ?

ASTROV
Non ; je n'en bois pas tous les jours... Et aujourd'hui, on e?touffe... (*Une pause.*)
Ma bonne, depuis combien de temps nous connaissons-nous ?

MARINA (*re?fle?chissant*)
Depuis combien de temps ? Dieu m'en fasse souvenir !... Tu es arrive? dans cette re?gion... quand donc ?... Ve?ra Pe?trovna, la me?re de Sonietchka, e?tait encore vivante. De son temps, tu es venu ici pendant deux hivers ; alors c'est que douze ans se sont passe?s. (*Apr?s re?flexion.*)
Et peut-e?tre plus...

ASTROV
J'ai fortement change? depuis ?

MARINA
Que oui ! Tu e?tais jeune, beau ; maintenant tu as vieilli. Et tu n'as pas la me?me beaute?. Il faut dire aussi que tu bois.

ASTROV
Oui... En dix ans, je suis devenu un autre homme. Et pourquoi ? Je me suis surmene?, ma bonne. Du matin au soir, toujours sur pied. Je ne connais pas le repos. La nuit, j'ai peur qu'on me tire du lit pour me trai?ner chez un malade.
Depuis tout le temps que nous nous connaissons, je n'ai pas eu un jour libre. Comment ne pas vieillir ? Et en elle-me?me la vie est ennuyeuse, be?te, sale... Cette vie nous enlise. Autour de nous, rien que des toque?s. En vivant avec eux deux ou trois ans, on le devient peu a? peu, sans s'en apercevoir. Destin ine?vitable ! (*Il tortille ses longues moustaches.*)

Tu vois, il m'est poussé une moustache énorme... Un monstre de moustache... Je suis devenu un toqué ! Be?te, je ne le suis pas encore devenu : Dieu merci. Ma cervelle est en place. Mais mes sentiments se sont comme é?moussés. Je ne veux rien, n'ai besoin de rien ; je n'aime personne... sauf toi peut-être... *(il lui baise la te?te.)*

Dans mon enfance, j'ai eu une nounou qui te ressemblait.

MARINA

Tu veux manger, peut-être ?

ASTROV

Non... La troisième semaine du grand carême, je suis allé à Malitskoi?e? ou? il y avait une é?pide?mie : le typhus exanthématique. Dans les isbas, des corps partout... Saleté?, puanteur, fume?e. Les veaux, pe?le-me?le avec les malades. Les petits cochons de lait aussi. J'ai travaillé toute la journée, sans me reposer ni avaler une graine de pavot. Et, rentré? à la maison, on ne m'a pas laissé souffler. On m'avait apporté du chemin de fer un aiguilleur ; je le mets sur la table pour l'opérer, et le voilà? qui me passe sous le chloroforme. Et les sentiments, quand il ne fallait pas, s'é?veillent en moi ! C?à me pe?se sur la conscience, comme si je l'avais tué? exprès... Je m'assieds, je ferme les yeux, et je pense à? ceux qui vivront cent ans, deux cents après nous, et pour lesquels nous déb?layons aujourd'hui le chemin. Ceux-la? honoreront-ils notre me?moire d'un mot aimable? Ma bonne, ils ne se souviendront pas de nous !

MARINA

Les hommes, non, mais Dieu s'en souviendra.

ASTROV

Ah ! merci. Tu as bien dit cela.

(Entre Voi?nitski. Il a fait un somme après le de?jeuner et a l'air de?fait. Il s'assied sur le banc et arrange son é?le?gante cravate.)

VOI?NITSKI *(comme re?fle?chissant)*

Oui... *(Un temps.)*

Oui...

ASTROV

Tu as bien dormi ?

VOI?NITSKI

Oui... très bien. *(Il ba?ille.)*

Depuis que le professeur habite ici avec sa femme, la vie a changé de cours... Je ne dors pas à? mon heure ; à? de?jeuner et à? di?ner, je mange toute sorte de sauces infernales ; je bois du vin... Tout cela est malsain ! Avant on n'avait pas une minute libre ; nous travaillions, Sonia et moi, je ne te dis que c?à. Maintenant Sonia est seule à? travailler ; moi, je dors, je bois, je mange... Ce n'est pas bon !

MARINA *(hochant la te?te)*

Dro?le de vie ! Le professeur se le?ve à? midi et le samovar bout depuis le matin. Avant qu'ils n'arrivent, on di?nait toujours vers une heure, comme on fait partout chez les braves gens, et, avec

eux, on di?ne vers sept heures. La nuit, le professeur lit et e?crit, et tout a? coup vers deux heures, on sonne... Imaginez cela, mes amis ? Il lui faut du the? ! Et que je te re?veille les domestiques pour lui ; que j'installe le samovar. Dro?le de vie !

ASTROV

Resteront-ils longtemps encore ?

VOI?NITSKI (*il siffle*)

Cent ans ! Le professeur a de?cide? de s'installer ici.

MARINA

Vois, le samovar est depuis deux heures sur la table. Et ils sont alle?s se promener.

VOI?NITSKI

Les voila? qui arrivent... Ne t'agite pas.

On entend des voix. Du fond du jardin arrivent, revenant de la promenade, Se?re?briakov, Ele?na Andre?i?evna, Sonia et Te?le?guine.

SE?RE?BRIAKOV

Points de vue merveilleux ! Tre?s beau, tre?s beau !

TE?LE?GUINE

Remarquables, Excellence !

SONIA

Papa, nous irons demain a? l'e?tablissement forestier. Veux-tu ?

VOI?NITSKI

Messieurs, allons prendre le the? !

SE?RE?BRIAKOV

Mes amis, ayez la bonte? de m'envoyer du the? dans mon cabinet ; il faut encore que je travaille aujourd'hui.

SONIA

L'e?tablissement te plaira certainement.

(Ele?na Andre?i?evna, Se?re?briakov et Sonia entrent dans la maison. Te?le?guine s'approche de la table et s'assied pre?s de Marina.)

VOI?NITSKI

Il fait chaud, lourd, et notre grand savant a son pardessus, ses caoutchoucs, une ombrelle et des gants.

ASTROV

C'est qu'il se soigne.

VOI?NITSKI

Et comme elle est belle!... Comme elle est belle !... De ma vie je n'ai vu une femme si belle...

TE?LE?GUINE

Que j'aïlle aux champs, Marina Timofe?i?evna, que je me prome?ne dans un bois sombre, que je regarde cette table, je ressens une be?atitude inexprimable. Le temps est magnifique, les oiseaux chantent, nous vivons tous en paix et en accord ; que nous faut-il de plus ? (*Prenant un verre de the? que Marina lui pre?sente.*)

Je vous suis sensiblement reconnaissant !

VOI?NITSKI (*re?vant*)

Elle a des yeux !... Une femme splendide !

ASTROV

Raconte-nous donc quelque chose, Ivan Pe?trovitch.

VOI?NITSKI (*mollement*)

Que te raconter ?

ASTROV

N'y a-t-il rien de neuf ?

VOI?NITSKI

Rien. Tout est vieux. Je suis le me?me que j'e?tais ; peut-e?tre suis-je devenu pire, parce que je paresse, ne fais rien, et que je grogne comme un vieux barbon. Maman, ma vieille pie, parle toujours de l'e?mancipation des femmes. D'un œil elle regarde la tombe, et de l'autre elle cherche dans ses livres savants l'aube d'une vie nouvelle.

ASTROV

Et le professeur ?

VOI?NITSKI

Le professeur reste comme toujours du matin a? la nuit noire dans son cabinet de travail, et il e?crit. "Concentrant notre esprit, ridant le front, nous e?crivons toujours des odes ; nous les e?crivons et on n'entend de louanges ni pour nous, ni pour elles." Pauvre papier !

VOI?NITSKI

Le professeur ferait mieux d'e?crire son autobiographie. Quel excellent sujet ! Un professeur en retraite, comprends-tu, un vieil homme sec, un cyprin savant ! La goutte, le rhumatisme, la migraine. De jalousie et d'envie, le foie hypertrophie?... Le cyprin vit dans le bien de sa premie?re femme, et y vit malgre? lui parce que la vie, en ville, de?passe ses ressources...

VOI?NITSKI

Il se plaint sans cesse de ses malheurs, bien qu'en re?alite? il soit extraordinairement heureux. (*Nerveusement.*)

Voyez un peu quel bonheur ! Fils d'un simple chantre, boursier, il atteint des grades universitaires et une chaire. Il devient Excellence, le gendre d'un se?nateur, etc. Tout cela d'ailleurs est sans importance. Mais e?coute bien !

VOI?NITSKI

Cet homme, depuis vingt-cinq ans, fait des cours et e?crit sur l'art sans y rien comprendre. Depuis vingt-cinq ans, il rema?che les ide?es des autres sur le re?alisme, le naturalisme, et toute autre ineptie. Depuis vingt-cinq ans, il professe et e?crit ce que les gens intelligents savent, et ce qui n'inte?resse pas les imbe?ciles ; c'est-a?-dire que, depuis vingt-cinq ans, il transvase du vide.

VOI?NITSKI

Et ne?anmoins quelle pre?somption! Il a pris sa retraite, et pas une a?me vivante ne le connai?t. Il est totalement ignore?. Cela veut dire que, pendant vingt-cinq ans, il a occupe? la place d'un autre. Et regarde-le, il marche comme un demi-dieu !

ASTROV

Allons, il semble que tu lui portes envie !

VOI?NITSKI

Oui, je l'envie ! Et quel succe?s aupre?s des femmes !... Aucun don Juan n'a connu un succe?s aussi complet ! Sa premie?re femme, ma sœur, une cre?ature charmante et douce, pure comme ce ciel bleu, noble, magnanime, qui avait eu plus d'adorateurs que lui d'e?le?ves, l'aimait comme seuls des anges purs peuvent aimer des e?tres aussi purs et aussi beaux qu'eux-me?mes !...

VOI?NITSKI

Ma me?re, son ancienne belle-me?re, l'adore encore maintenant, et il lui inspire une crainte sacree. Sa seconde femme, belle, intelligente - vous n'avez fait que la voir - s'est marie?e avec lui quand il e?tait de?ja? vieux ; elle lui a donne? sa jeunesse, sa beaute?, sa liberte?, son e?clat... Pourquoi, mon Dieu ? Pourquoi ?

ASTROV

Elle lui est fide?le ?

VOI?NITSKI

He?las, oui !

ASTROV

Pourquoi he?las ?

VOI?NITSKI

Parce que cette fide?lite? est fausse d'un bout a? l'autre. Il y a en elle beaucoup de rhe?torique, mais pas de logique. Tromper un vieux mari qu'on ne peut pas souffrir, ce serait moral; mais ta?cher d'e?touffer en soi sa malheureuse jeunesse et son sentiment vrai, ce n'est pas immoral.

TE?LE?GUINE (*d'une voix plaintive*)

Vania, je n'aime pas que tu dises des choses pareilles. Oui, c'est vrai... Qui trompe sa femme, ou son mari, n'est pas un e?tre fide?le. Cet e?tre-la? peut vendre sa patrie !

VOI?NITSKI (*avec ennui*)

Ferme ta bouche, Gre?le?.

TE?LE?GUINE

Permits, Vania. Ma femme, le lendemain de notre mariage, s'est sauve?e de chez moi avec celui qu'elle aimait, a? cause de mon apparence ingrate. Malgre? cela, je n'ai pas failli a? mon devoir. Je l'aime jusqu'a? maintenant et lui suis fide?le.

TE?LE?GUINE

Je l'aide comme je peux et j'ai fait abandon de mon domaine pour l'instruction des petits enfants qu'elle a eus de l'homme qu'elle aimait. J'ai perdu le bonheur, mais j'ai garde? mon orgueil. Et elle ? Sa jeunesse est de?ja? passe?e ; sa beaute?, sous l'influence des lois de la nature, s'est fane?e ; l'homme aime? est mort... Que lui est-il reste? ?

(Entrent Sonia et Ele?na Andre?i?evna ; peu apre?s, Maria Vassilievna avec un livre. Elle s'assied et lit ; on lui donne du the? ; elle le boit sans regarder.)

SONIA *(impatiemment, a? la bonne)*

Ma bonne, il y a encore des moujiks la?-bas. Va leur parler ; je servirai le the?.

(Elle sert le the? ; Marina sort. Ele?na Andre?i?evna prend sa tasse et boit, assise sur la balanc?oire.)

ASTROV *(a? Ele?na Andre?i?evna)*

Je suis venu voir votre mari... Vous m'avez e?crit qu'il e?tait tre?s malade, qu'il avait un rhumatisme et autre chose. Or, il est tre?s bien portant...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Hier soir, il avait le spleen; il se plaignait de douleurs dans les jambes ; et aujourd'hui, c?a va bien...

ASTROV

Et moi qui ai trotte? trente verstes a? me rompre le col ! Mais ce n'est rien ; ce n'est pas la premie?re fois. Toutefois, je vais rester chez vous jusqu'a? demain matin pour dormir au moins quantum satis.

SONIA

Fort bien. Il est si rare que vous couchiez ici. Vous n'avez probablement pas di?ne? ?

ASTROV

Non, je n'ai pas di?ne?.

SONIA

Eh bien ! vous di?nerez. Nous di?nons maintenant vers sept heures. *(Elle boit son the?.)*
Ce the? est froid.

TE?LE?GUINE

La chaleur a de?ja? sensiblement baisse? dans le samovar.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

C?a ne fait rien, Ivan Ivanovitch, nous le boirons froid.

TE?LE?GUINE

Pardon... pas Ivan Ivanovitch, mais : Ilia Ilitch... Ilia Ilitch Te?le?guine, ou le Gre?le?, comme certains m'appellent a? cause de ma figure crible?e. J'ai e?te? jadis le parrain de Sonietchka, et Son Excellence, votre e?poux, me connai?t fort bien... Je demeure a? pre?sent chez vous, dans ce domaine... Si vous avez daigne? le remarquer, je di?ne chaque jour ici.

SONIA

Ilia Ilitch est notre aide, notre bras droit. (*Avec douceur.*)
Donnez votre tasse, mon parrain, je vous verserai encore du the?.

MARIA VASSILIEVNA

Ah !...

SONIA

Qu'avez-vous, grand-me?re ?

MARIA VASSILIEVNA

J'ai oublie? de dire a? Aleksandr... je perds la me?moire... que j'ai rec?u aujourd'hui, de Pavel Alekse?i?evitch, une lettre de Kharkov... Il m'envoie sa nouvelle brochure.

ASTROV

C'est inte?ressant ?

MARIA VASSILIEVNA

Inte?ressant, bien qu'un peu e?trange. Il re?fute ce qu'il soutenait il y a sept ans. C'est affreux !

VOI?NITSKI

Il n'y a la? rien d'affreux... Buvez votre the?, maman.

MARIA VASSILIEVNA

Mais je veux parler !

VOI?NITSKI

Il y a de?ja? cinquante ans que nous ne faisons que parler et lire des brochures... il serait temps d'en finir.

MARIA VASSILIEVNA

Il t'est de?sagre?able, je ne sais pourquoi, de m'e?couter quand je parle. Excuse-moi, Jean ; mais la dernie?re anne?e tu as tellement change? que je ne te reconnais plus. Tu e?tais un homme d'opinions arre?te?es, une personnalite? e?claire?e...

VOI?NITSKI

Oh ! oui, j'e?tais une personnalite? e?claire?e !... Mais ma lumie?re n'e?clairait personne. (*Une pause.*)

Personnalite? e?claire?e ! On ne peut se moquer de moi d'une fac?on plus caustique ! Maintenant, j'ai quarante-sept ans.

VOI?NITSKI

Tout comme vous, j'ai ta?che?, jusqu'a? l'anne?e passe?e, d'embuer mes yeux de votre scolastique pour ne pas voir la vraie vie... et je croyais bien faire. Mais a? pre?sent, si vous saviez !... Je ne dors pas les nuits, de la cole?re et du de?pit que j'ai d'avoir si be?tement perdu mon temps, lorsque je pouvais avoir tout ce que me refuse aujourd'hui la vieillesse !

SONIA

Oncle Vania, c'est ennuyeux !

MARIA VASSILIEVNA (*a? son fils*)

On dirait que tu incrimines en quelque chose tes opinions passe?es... Mais ce ne sont pas elles qui ont tort, c'est toi. Tu oublies que les opinions, par elles- me?mes, ne sont rien, qu'elles sont lettre morte... Il fallait faire œuvre vive.

VOI?NITSKI

Faire œuvre vive ? Tout le monde n'est pas capable d'e?tre un e?crivain en mouvement perpe?tuel comme notre herr professor !

MARIA VASSILIEVNA

Que veux-tu dire ?

SONIA (*suppliante*)

Grand-me?re ! oncle Vania ! je vous en supplie !

VOI?NITSKI

Je me tais ; je me tais, et pre?sente mes excuses.

(Un silence.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Quel beau temps aujourd'hui. Il ne fait pas chaud...

(Un silence.)

VOI?NITSKI

Par un temps pareil, il ferait bon se pendre.

(Te?le?guine accorde sa guitare. Marina fait quelques pas et appelle des poulets.)

MARINA

Petits ! petits ! petits !

SONIA

Ma bonne, que voulaient ces moujiks ?

MARINA

Toujours la me?me chose, toujours a? propos de la friche. Petits, petits, petits !

SONIA

Qui appelles-tu ?

MARINA

La bigarre s'est échappée avec ses poussins... Les corbeaux pourraient les emporter...
(Elle sort. Te le guine joue une polka : tous s'écourent en silence. Un ouvrier entre.)

L'OUVRIER

M. le docteur est-il ici ? (A Astrov.)
Veuillez nous suivre, Mikhaïl Lvovitch. On est venu vous chercher.

ASTROV

Pour aller où ?

L'OUVRIER

A la fabrique.

ASTROV (avec ennui)

Merci bien !... Que faire ?... Il faut y aller ! C'est ennuyeux, le diable l'étrangle !

SONIA

Vraiment, comme c'est ennuyeux !... En sortant de la fabrique, venez diner.

ASTROV

Non, il sera déjà tard. Quand donc serai-je tranquille ?... Où donc ?... (A l'ouvrier.)
Voilà ce qu'il faut que tu fasses, mon bon ; apporte-moi un verre d'eau-de-vie. (L'ouvrier sort.)
Quand donc serai-je tranquille ?... Où donc ?... (Trouvant sa casquette.)
Il y a, dans une pièce d'Ostrovski, un homme qui a de grandes moustaches et de petites
facultés... Eh bien, cet homme, c'est moi ! (Saluant.)
J'ai l'honneur, mesdames et messieurs...

ASTROV (A Elena Andreïevna.)

Si vous venez me voir, un jour, chez moi, avec Sofia Aleksandrovna, j'en serai sincèrement
heureux. J'ai un petit bien, trente arpents en tout, mais si cela vous intéresse, il y a un jardin et une
serre comme vous n'en trouverez pas à mille verstes à la ronde. À côté de moi, il y a une
foret de l'état. Le conservateur est vieux ; il est toujours malade ; de sorte qu'en réalité je dirige
tous les travaux.

ELENA ANDREÏEVNA

On m'a dit, en effet, que vous aimiez beaucoup les bois. Assurément cela peut être d'une grande
utilité, mais cela ne nuit-il pas à votre véritable vocation ? Vous êtes docteur ?

ASTROV

Dieu sait seul quelle est notre véritable vocation.

ELENA ANDREÏEVNA

Cela vous intéresse vraiment ?

ASTROV

Oui c'est intéressant.

VOI?NITSKI (*ironique*)

Tre?s !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*a? Astrov*)

Vous e?tes encore un homme jeune ; vous devez avoir trente- six ou trente-sept ans... et il est probable que ce n'est pas aussi inte?ressant que vous le dites. Toujours les bois, les bois ! J'imagine que c'est monotone.

SONIA

Non, c'est absolument passionnant. Mikhai?l Lvovitch replante chaque anne?e, et on lui a de?ja? envoye? une me?daille de bronze et un diplo?me. Il se met en quatre pour que l'on ne de?truisse pas les vieux arbres. Si vous l'e?coutez, vous serez tout a? fait de son avis.

SONIA

Il dit que les bois ornent la terre, apprennent a? l'homme a? comprendre le beau, et lui inspirent une humeur e?leve?e. Les fore?ts adoucissent la rigueur du climat. Dans les pays ou? le climat est doux, on de?pense moins de forces pour lutter avec la nature, et l'homme est plus doux, plus tendre.

SONIA

Les hommes de ces pays sont beaux, souples, ils s'e?meuvent aise?ment. Leur parler est e?le?gant, leurs mouvements gracieux. Chez eux fleurissent la science, l'art. Leur philosophie n'est pas morose. Leurs rapports avec les femmes sont pleins de noblesse.

VOI?NITSKI (*riant*)

Bravo ! bravo ! Tout cela est charmant, mais pas convaincant. Aussi (*s'adressant a? Astrov*)
, mon ami, permets-moi de chauffer mes chemine?es au bois et de construire mes hangars en bois.

ASTROV

Tu peux chauffer tes chemine?es avec de la tourbe et construire tes hangars en pierre. Enfin, coupe les bois par ne?cessite? ; mais pourquoi les de?truire ? Les fore?ts russes craquent sous la hache. Des milliards d'arbres pe?rissent. On de?truit les retraites des be?tes et des oiseaux.

ASTROV

Les rivie?res ont moins d'eau et se desse?chent. De magnifiques paysages disparaissent sans retour. Tout cela parce que l'homme paresseux n'a pas le courage de se baisser pour tirer de la terre son chauffage. (*A? Ele?na Andre?i?evna.*)
N'est-ce pas, madame ?

ASTROV

Il faut e?tre un barbare insense? pour bru?ler cette beaute? dans sa chemine?e, de?truire ce que nous ne pouvons pas cre?er. L'homme est doue? de raison et de force cre?atrice pour augmenter ce qui lui est donne?, mais, jusqu'a? pre?sent, il n'a pas cre?e? ; il a de?truit.

ASTROV

Il y a de moins en moins de fore?ts. Le gibier a disparu. Le climat est ga?te?, et chaque jour la terre devient de plus en plus pauvre et laide. (*A? Voi?nitski.*)
Voila? que tu me regardes ironiquement, et tout ce que je dis ne te semble pas se?rieux.

ASTROV

Et... tiens... c'est peut-être une manie, mais quand je passe devant des forêts de paysans que j'ai sauvés de l'abattage, ou quand j'entends bruire un jeune bois que j'ai planté de mes mains, j'ai conscience que le climat est un peu en mon pouvoir, et que si, dans mille ans, l'homme est heureux, j'en serai un peu cause.

ASTROV

Quand j'ai planté un bouleau et le vois verdier et se balancer au vent, mon âme s'emplit d'orgueil, et... *(Voyant l'ouvrier qui lui apporte un verre d'eau-de-vie sur un plateau.)*

Tout de même, il est temps de m'en aller... *(Il boit.)*

Tout cela, au bout du compte, est probablement une manie... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort, allant vers la maison.)

(SONIA lui prend le bras et l'accompagne.)

Quand reviendrez-vous ?

ASTROV

Je ne sais.

SONIA

Dans un mois ?

(Astrov et Sonia entrent dans la maison. Maria Vassilievna reste à table. Elena Andreïevna et Voïnitski vont vers la terrasse.)

ELENA ANDREÏEVNA

Ivan Peïtrovitch, vous vous êtes conduit d'une façon impossible. Fallait-il donc énerver Maria Vassilievna en parlant du mouvement perpétuel ? Et aujourd'hui, à jeûner, vous avez encore discuté avec Aleksandr... Comme c'est mesquin !

VOÏNITSKI

Mais si je le teste ?

ELENA ANDREÏEVNA

Il n'y a pas de quoi tester Aleksandr. Il est comme tout le monde. Il n'est pas pire que vous.

VOÏNITSKI

Si vous pouviez voir votre figure, vos mouvements... la paresse que vous avez à vivre... Ah ! quelle paresse !

ELENA ANDREÏEVNA

Ah ! la paresse, l'ennui ! Tout le monde dit du mal de mon mari. Tous me regardent avec pitié. La malheureuse, elle a un vieux mari ! Cette compassion, oh ! comme je la comprends ! Voilà, comme vient de le dire Astrov, vous détruisez tous, inconsciemment, les bois, et bientôt il ne restera plus rien sur la terre...

ELENA ANDREÏEVNA

De même, aussi inconsciemment, vous détruisez l'homme. Et bientôt, grâce à vous, il n'y aura plus sur terre ni fidélité, ni pureté, ni possibilité de se sacrifier... Pourquoi ne pouvez-vous

regarder une femme froidement, si elle n'est pas la vôtre ? Parce que - ce docteur a raison -, en vous tous habite le génie de la destruction... Vous n'avez pitié ni des bois, ni des oiseaux, ni des femmes, ni d'autrui.

VOÏNITSKI

Je n'aime pas cette philosophie-là.

(Un silence.)

ELENA ANDREÏEVNA

Ce docteur a une figure fatiguée, nerveuse; une figure intéressante. Il plaît évidemment à Sonia. Elle est amoureuse de lui, et je la comprends. Il est venu trois fois déjà depuis que je suis ici, mais je suis timide et ne lui ai jamais parlé comme il faudrait ; je ne l'ai pas apprivoisé ; il a cru que j'étais méchante.

ELENA ANDREÏEVNA

Nous ne sommes probablement, vous et moi, Ivan Petrovitch, si amis ensemble, que parce que nous sommes tous les deux des gens ennuyeux et ennuyés. Oui, je dis bien !... Ne me regardez pas ainsi ; je n'aime pas cela.

VOÏNITSKI

Puis-je vous regarder autrement, quand je vous aime ? Vous êtes mon bonheur, ma vie, ma jeunesse ! Je sais que mes chances d'être aimé sont minimes, égales à zéro. Mais je n'ai besoin de rien. Permettez-moi, seulement, de vous regarder, d'entendre votre voix...

ELENA ANDREÏEVNA

Doucement, on peut nous entendre !

(Ils vont vers la maison.)

VOÏNITSKI *(la suivant)*

Permettez-moi de vous parler de mon amour. Ne me chassez pas !... Et cela seul sera pour moi un bonheur immense...

ELENA ANDREÏEVNA

C'est accablant !...

(Tous deux entrent dans la maison. Teleguine pince les cordes de sa guitare et joue une polka. Maria Vassilievna inscrit quelque chose sur les marges de sa brochure.)

(Rideau)

Acte II

La salle a? manger dans la maison de Se?re?briakov. La nuit. On entend dans le jardin le veilleur frapper sur sa planchette. Se?re?briakov sommeille, assis dans un fauteuil devant la fene?tre ouverte. Ele?na Andre?i?evna est assise a? co?te? de lui et sommeille elle aussi.

SE?RE?BRIAKOV (*s'e?veillant*)

Qui est ici ?... Sonia, c'est toi ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

C'est moi.

SE?RE?BRIAKOV

Toi, Le?notchka... Je sens une douleur insupportable.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Ton plaid a glisse? sur le sol. (*Elle couvre les jambes de son mari.*)

Aleksandr, je vais fermer la fene?tre.

SE?RE?BRIAKOV

Non, j'e?touffe... J'ai ferme? l'œil un instant et re?ve? que ma jambe gauche n'e?tait pas a? moi. Je me suis re?veille? avec une atroce souffrance. Ce n'est pas la goutte, c'est du rhumatisme. Quelle heure est-il maintenant ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Minuit vingt.

(*Une pause.*)

SE?RE?BRIAKOV

Cherche-moi, demain matin, dans la bibliothe?que, les œuvres de Batiouchkov. Il semble que nous les avons.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Quoi ?

SE?RE?BRIAKOV

Cherche-moi ce matin Batiouchkov ; nous l'avions. Pourquoi ai-je tant de peine a? respirer ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Tu es fatiguel. Voila? deux nuits que tu ne dors pas.

SE?RE?BRIAKOV

On dit que la goutte donna a? Tourgue?niev une angine de poitrine. Je crains d'en avoir aussi.

Maudite, exe?crable vieillesse ! Que le diable l'emporte ! Quand je suis devenu vieux, je me suis

de?gou?te? de moi-me?me. Et pour vous tous, ce doit e?tre de?gou?tant de me voir.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Tu parles de ta vieillesse comme si nous en e?tions cause.

SE?RE?BRIAKOV

Je te de?gou?te, toi la premie?re. (*Ele?na Andre?i?evna s'e?loigne et s'assied a? l'e?cart.*)

Tu as certainement raison. Je ne suis pas be?te et je comprends. Tu es jeune, bien portante, belle ; tu veux vivre. Et moi je suis un vieillard, presque un cadavre. Bah! est-ce que je ne comprends pas cela ? E?videmment, il est stupide que je sois encore en vie. Mais attendez ! Biento?t je vous de?barrasserai tous. Je n'ai plus longtemps a? trai?ner.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je suis a? bout de forces... Pour l'amour de Dieu, tais-toi !

SE?RE?BRIAKOV

Il se fait que, gra?ce a? moi, tout le monde est a? bout ; tout le monde s'ennuie, perd sa jeunesse. Moi seul gou?te la vie et suis content. Mais oui, certainement !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Tais-toi ! Tu me martyrises !

SE?RE?BRIAKOV

Je martyrise tout le monde. E?videmment !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*en larmes*)

C'est insupportable. Dis-moi ce dont tu as besoin ?

SE?RE?BRIAKOV

Je n'ai besoin de rien.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Alors tais-toi, je t'en prie.

SE?RE?BRIAKOV

C'est dro?le. Qu'Ivan Ivanovitch parle, ou cette vieille idiote de Maria Vassilievna, tous e?coutent; mais que je dise seulement un mot, tous commencent a? se sentir malheureux. Ma voix me?me est de?sagre?able. Enfin, admettons que je sois de?gou?tant, e?goi?ste ; que je sois un despote : se peut-il que, me?me dans ma vieillesse, je n'aie aucun droit a? l'e?goi?sme ? Est-il possible que je ne l'aie pas me?rite? ? Est-il possible, je le demande, que je n'aie pas droit a? une vieillesse tranquille, a? l'attention des gens ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Personne ne conteste tes droits. (*La fene?tre claque au vent.*)

Le vent s'est leve?, je vais fermer la fene?tre. (*Elle la ferme.*)

Il va pleuvoir. Personne ne conteste tes droits !

(*Une pause. Le veilleur, au jardin, frappe sur sa planchette et chante.*)

SE?RE?BRIAKOV

Toute sa vie travailler pour la science, s'habituer a? son cabinet, a? son auditoire, a? ses estime?s colle?gues, et, tout a? coup, sans rime ni raison, se trouver dans ce tombeau ! Voir chaque jour des gens stupides! E?couter des conversations pue?riles ! Je veux vivre ; j'aime le succe?s ; j'aime la notorie?te?, le bruit ; ici, on est comme en rele?gation. A? toute minute, avoir le regret du passe? ; suivre le succe?s des autres ; craindre la mort... Et ici encore, on ne veut pas me pardonner ma vieillesse !...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Attends, patiente ; dans cinq ou six ans, je serai vieille, moi aussi.
(*Sonia entre.*)

SONIA

Papa, tu envoies chercher le docteur Astrov, et, quand il est ici, tu refuses de le recevoir. Ce n'est pas de?licat. C'est de?ranger quelqu'un pour rien...

SE?RE?BRIAKOV

A? quoi me sert ton Astrov ? Il s'entend a? la me?decine comme moi a? l'astronomie.

SONIA

Faut-il faire venir pour ta goutte toute une faculte? de me?decine ?

SE?RE?BRIAKOV

Avec cet extravagant, je ne veux me?me pas parler.

SONIA

A? ton gre?. (*Elle s'assied.*)
Peu m'importe.

SE?RE?BRIAKOV

Quelle heure est-il ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Pre?s d'une heure.

SE?RE?BRIAKOV

J'e?touffe... Sonia, donne-moi les gouttes qui sont sur la table.

SONIA

Tout de suite.
(*Elle lui donne des gouttes.*)

SE?RE?BRIAKOV

Mais pas celles-la? ! On ne peut rien demander !

SONIA

Je t'en prie, papa, ne sois pas capricieux. Peut-e?tre cela plai?t-il a? certains ; mais e?pargne-moi

cela ; fais-moi ce plaisir. Je n'aime pas cela. Et je n'ai pas le temps. Je dois me lever de bonne heure demain ; c'est la fénaison.

(Voit?nitski entre en robe de chambre, tenant une bougie.)

VOIT?NITSKI

Un orage se pr?pare. *(Un e?clair.)*

Voilà? !... He?le?ne et Sonia, allez vous coucher. Je viens vous remplacer.

SE?RE?BRIAKOV *(effraye?)*

Non, non! ne me laissez pas avec lui ! Non ; il va me rompre la te?te.

VOIT?NITSKI

Mais il faut leur donner du repos. C'est la seconde nuit qu'elles ne dorment pas.

SE?RE?BRIAKOV

Qu'elles aillent se coucher, mais toi aussi, va-t'en. Je t'en supplie ; au nom de notre amitie? passe?e, ne proteste pas. Nous causerons plus tard.

VOIT?NITSKI *(avec un sourire)*

De notre amitie? passe?e... Passe?e...

SONIA

Tais-toi, oncle Vania.

SE?RE?BRIAKOV

Ma che?re, ne me laisse pas seul avec lui ! Il va me rompre la te?te.

VOIT?NITSKI

Cela devient me?me dro?le.

(Marina entre avec une bougie.)

SONIA

Tu devrais te coucher, ma bonne. Il est tard.

MARINA

Le samovar est toujours sur la table. Il n'y a plus a? se coucher maintenant.

SE?RE?BRIAKOV

Personne ne dort; ils n'en peuvent plus. Moi seul nage dans le bonheur...

MARINA *(elle s'approche de Se?re?briakov, tendrement)*

Eh quoi, petit pe?re ? Tu souffres ? Moi aussi, mes jambes me lancent ; elles me lancent. *(Elle arrange le plaid.)*

C'est une vieille maladie ici... Feu Ve?ra Pe?trovna, la me?re de Sonietchka, ne dormait pas, parfois des nuits durant ; elle en e?tait accable?e...

MARINA

Elle vous aimait tant... *(Une pause.)*

Les vieux sont comme les petits ; ils veulent que quelqu'un les plaigne ; mais personne ne les plaint, les vieux. *(Elle baise l'épaule de Se?re?briakov.)*

Viens au lit, petit pe?re... Viens, ma petite lumie?re... Je te donnerai du tilleul. Je re?chaufferai tes petits pieds... Je prierai Dieu pour toi.

SE?RE?BRIAKOV *(touche?)*

Allons, Marina.

MARINA

Moi aussi, j'ai les jambes qui me lancent. *(Elle le conduit, aide?e de Sonia.)*

Ve?ra Pe?trovna, jadis, en e?tait accable?e. Elle pleurait, tout le temps... Toi, Sonietchka, tu e?tais petite alors, tu ne comprenais pas... Viens, petit pe?re, viens...

(Se?re?briakov, Sonia et Marina sortent.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je suis e?puise?e. Je tiens a? peine debout.

VOI?NITSKI

Vous e?tes e?puise?e de lui ; et moi, je le suis de moi-me?me. Voila? la troisie?me nuit que je ne dors pas.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Il y a un mauvais sort dans cette maison. Votre me?re, hormis ses brochures et le professeur, de?teste tout au monde. Le professeur est irrite?, il ne se fie pas a? moi, a peur de vous ; Sonia se fa?che contre son pe?re, contre moi, et ne me parle pas depuis deux semaines. Vous hai?ssez mon mari, et me?prisez ouvertement votre me?re. Je suis agace?e, et j'ai e?te? pre?te a? pleurer aujourd'hui, vingt fois. Il y a un mauvais sort dans cette maison.

VOI?NITSKI

Ne faisons pas de philosophie !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Ivan Pe?trovitch, vous e?tes instruit, intelligent ; vous devriez, il semble, comprendre que ce qui perd le monde, ce ne sont pas les criminels ou les incendies, mais la haine, l'inimitie?, les menus de?sagre?ments de chaque jour. Votre ro?le serait de concilier tout le monde et de ne pas grogner.

VOI?NITSKI

Re?conciliez-moi d'abord avec moi-me?me ! Ma che?re...

(Il lui baise longuement la main.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Laissez-moi. *(Elle retire sa main.)*

Allez-vous-en !

VOI?NITSKI

La pluie cessera a? l'instant et tout, dans la nature, sera rafrai?chi et respirera ; moi seul, l'orage ne

me rafraîchira pas. Nuit et jour, comme un lutin, l'idée me poursuit que ma vie est perdue sans retour : plus de passé ; il est bêtement consumé en niaiseries ; et le présent est horrible, inepte. Voilà ma vie et mon amour !... Où les caser ? que puis-je en faire ? Mon sentiment se perd inutilement, comme un rayon de soleil dans un trou, et moi-même, je me perds.

ELENA ANDREÏEVNA

Quand vous me parlez de votre amour, je deviens stupide et ne sais que dire. Pardon, je ne puis rien vous dire. (*Elle veut sortir.*)

Bonne nuit.

VOÏNITSKI (*lui barrant le chemin*)

Et si vous saviez comme je souffre à la pensée qu'à côté de moi, dans cette maison, se perd une autre vie, la vôtre !... Qu'attendez-vous ? Quelle maudite philosophie vous retient ? Comprenez donc ! comprenez !...

ELENA ANDREÏEVNA (*le regardant fixement*)

Ivan Petrovitch, vous êtes ivre !

VOÏNITSKI

Peut-être, peut-être...

ELENA ANDREÏEVNA

Où est le docteur ?

VOÏNITSKI

La-bas... Il couche chez moi... Peut-être, peut-être... Tout peut-être.

ELENA ANDREÏEVNA

Ainsi vous avez bu aujourd'hui ? Pourquoi cela ?

VOÏNITSKI

Quand on a bu, cela ressemble tout de même à la vie... Ne m'empêchez pas de boire, Heine !

ELENA ANDREÏEVNA

Avant, vous ne buviez jamais, et jamais vous ne parliez tant... Allez dormir !... Je m'ennuie avec vous.

VOÏNITSKI (*lui prenant la main*)

Ma chère... ma très belle !

ELENA ANDREÏEVNA (*avec dépit*)

Laissez-moi... c'est dégoûtant à la fin.

(*Elle sort.*)

VOÏNITSKI (*seul*)

Elle est partie... (*Une pause.*)

Il y a dix ans que je l'ai rencontrée chez ma sœur défunte ; elle avait alors dix-sept ans et moi

trente-sept. Pourquoi ne suis-je pas, alors, devenu amoureux d'elle et n'ai-je pas demandé sa main ? C'e?tait si possible ! Elle serait maintenant ma femme...

VOI?NITSKI

L'orage nous aurait re?veille?s tous les deux. Elle aurait eu peur du tonnerre et, la tenant dans mes bras, j'aurais murmuré : "N'aie pas peur, je suis là." Pense?es merveilleuses ! Comme c'est bien ! J'en ris me?me... mais, mon Dieu, mes ide?es se brouillent dans ma te?te... Pourquoi suis- je vieux ?

VOI?NITSKI

Pourquoi ne me comprend-elle pas ? Sa rhe?torique est une morale paresseuse ; ce sont des pense?es absurdes, paresseuses, sur la fin du monde ; tout cela m'est profondement odieux. (*Une pause.*)

Ah ! comme je me suis trompé ! J'ai adoré ce professeur, ce pitoyable goutteux, et j'ai travaillé pour lui comme un bœuf.

VOI?NITSKI

Sonia et moi avons tiré de cette terre ses derniers suc. Nous avons vendu, comme des exploités, du beurre, des pois, du fromage blanc. Nous ne mangions pas à notre faim, pour amasser par demi-kopecks et kopecks, des milliers de roubles, que nous lui envoyions.

VOI?NITSKI

J'e?tais fier de lui et de sa science. Je vivais et je respirais par lui. Tout ce qu'il e?crivait et prononc?ait, je le trouvais ge?nial... Mon Dieu ! et maintenant ? Le voilà ? à la retraite, et on voit le total de sa vie. Il ne laisse pas une seule page de bon travail. Il est comple?tement inconnu. Il n'est rien. Une bulle de savon !

VOI?NITSKI

Je me suis trompé?... je le vois. Je me suis be?tement trompé...

(*Astrov entre en redingote, sans gilet, ni cravate. Il est un peu ivre. Te?le?guine le suit avec sa guitare.*)

ASTROV

Joue !

TE?LE?GUINE

Tout le monde dort.

ASTROV

Joue !

(*Te?le?guine joue en sourdine.*)

ASTROV (*à Voi?nitski*)

Tu es seul ici ? Il n'y a pas de dames ?

(*Il chante doucement, les poings sur les hanches. Marche mesure, marche fourneau*)

Le patron n'a pas où coucher !

L'orage m'a re?veille?. Une forte pluie. Quelle heure est-il maintenant ?

VOI?NITSKI

Le diable le sait.

ASTROV

Il m'a semblé entendre la voix d'Ele?na Andre?i?evna...

VOI?NITSKI

Elle e?tait ici a? l'instant.

ASTROV

C'est une femme splendide. (*Il examine les flacons sur la table.*)

Des reme?des. Quelles ordonnances n'y a-t-il pas ici! De Kharkov, de Moscou, de Toula... il a ennuyé toutes les villes avec sa goutte. Est-il malade, ou fait-il semblant de l'e?tre ?

VOI?NITSKI

Il est malade.

(*Silence.*)

ASTROV

Pourquoi es-tu si triste aujourd'hui ? Tu plains sans doute le professeur ?

VOI?NITSKI

Laisse-moi tranquille.

ASTROV

Ou peut-e?tre es-tu amoureux de la professeuse ?

VOI?NITSKI

Elle est mon amie.

ASTROV

De?ja? !

VOI?NITSKI

Que veut dire ce "de?ja?" ?

ASTROV

La femme ne peut e?tre l'amie de l'homme que selon cet ordre-ci : d'abord camarade, puis mai?tresse, enfin amie.

VOI?NITSKI

Triviale philosophie.

ASTROV

Comment ?... Oui... il faut l'avouer, je deviens trivial... Vois-tu, je suis gris. Ordinairement je bois une fois par mois. Quand je suis dans cet e?tat, je deviens effronté et cynique a? l'exce?s. Alors, tout ne m'est rien. J'entreprends les opérations les plus difficiles, et je les réussis admirablement.

ASTROV

Je dessine les plans les plus vastes pour l'avenir et, dans ce moment- la?, je ne me sens plus un original. Je crois e?tre, pour l'humanite?, d'une utilite? e?norme. Et, a? ce moment, j'ai mon syste?me de philosophie particulier, et, vous tous, fre?rots, me semblez de petits scarabe?es... des microbes. (*A? Te?le?guine.*)

Gre?le?, joue !

TE?LE?GUINE

Mon petit ami, je serais heureux de tout cœur de le faire pour toi; mais, comprends donc, on dort dans la maison !

ASTROV

Joue !

(*Te?le?guine joue doucement.*)

ASTROV

Il faudrait boire. Viens par la? ; il me semble qu'il est reste? du cognac. Et quand il fera clair, nous irons chez moi. C?a va ? J'ai un infirmier qui ne dit pas "c?a va", mais "c?a va?a". Un coquin affreux. Alors c?a va?a ? (*Voyant Sonia qui entre.*)

Pardon, je n'ai pas de cravate.

(*Il sort rapidement. Te?le?guine le suit.*)

SONIA

Et toi, oncle Vania, tu as bu encore avec le docteur ? Ils sont devenus amis, les beaux faucons ! Mais l'autre est toujours en cet e?tat, et toi, pourquoi fais-tu cela ? A? ton a?ge cela ne va pas.

VOI?NITSKI

Les anne?es n'y sont pour rien... Quand on n'a pas une vraie vie, on vit de mirages. C'est mieux que rien.

SONIA

Tout notre foin est coupe? ; il pleut chaque jour ; tout pourrit ; et tu t'occupes de mirages ! Tu as comple?tement abandonne? la direction du domaine... Je travaille seule. Je suis a? bout de forces... (*Effraye?e.*)

Oncle Vania, tu as des larmes dans les yeux ?

VOI?NITSKI

Quelles larmes ? Rien du tout... ce sont des sornettes... Tu avais a? l'instant le regard de ta me?re. Ma che?rie ! (*Il lui baise les mains et la figure.*)

Ma sœur... ma che?re sœur... ou? est-elle maintenant ? Si elle savait !... Ah ! si elle savait !...

SONIA

Quoi, oncle ?...

Si elle savait quoi ?

VOI?NITSKI

C'est pe?nible... c'est mal...

Rien !... Je te le dirai plus tard... Ce n'est rien... Je m'en vais...
(*Il sort.*)

SONIA (*elle frappe a? la porte de la chambre voisine*)
Mikhaï! Lvovitch, vous ne dormez pas ? E?coutez-moi une minute.

ASTROV (*derrie?re la porte*)
Tout de suite ? (*Il entre peu apre?s ; il a remis son gilet et sa cravate.*)
Que de?sirez-vous ?

SONIA
Buvez si cela vous est agre?able, mais, je vous en supplie, ne faites pas boire mon oncle ; cela ne lui vaut rien.

ASTROV
Bien. Nous ne boirons plus. (*Une pause.*)
Je vais m'en retourner chez moi tout de suite. C'est de?cide? et re?gle?. Le temps d'atteler, ce sera l'aube.

SONIA
Il pleut. Attendez jusqu'au matin.

ASTROV
L'orage passe, nous n'en aurons qu'un petit bout. Je vais partir. Et, s'il vous plai?t, ne me faites plus appeler pour votre pe?re. Je lui dis qu'il a la goutte, et il me re?pond qu'il a un rhumatisme. Je lui demande de rester couche?, et il reste assis. Aujourd'hui, il n'a pas me?me voulu me parler.

SONIA
Il est trop ga?te?. (*Elle cherche dans le buffet.*)
Voulez-vous manger quelque chose ?

ASTROV
Je veux bien ; donnez.

SONIA
J'aime a? manger la nuit. Il y a, je crois, quelque chose dans le buffet... Il a eu, dit- on, de grands succe?s aupre?s des femmes, et les dames l'ont ga?te?. Tenez, prenez du fromage.
(*Tous deux mangent debout, pre?s du buffet.*)

ASTROV
Aujourd'hui, je n'ai rien mange? ; je n'ai fait que boire... Votre pe?re a un caracte?re difficile. (*Il prend une bouteille dans le buffet.*)
Vous permettez? (*Il boit un verre.*)
Il n'y a personne ici et on peut parler franchement ?

ASTROV
Savez-vous, il me semble que je n'aurais pas pu vivre un mois dans votre maison ; j'y aurais

e?touffe?... Votre pe?re qui est plonge? tout entier dans sa goutte et ses livres ; l'oncle Vania dans sa tristesse ; votre grand-me?re et enfin votre belle- me?re...

SONIA

Et quoi, ma belle-me?re ?

ASTROV

Dans l'homme tout doit e?tre beau, la figure et le ve?tement, l'a?me et les ide?es. Elle est belle, il n'y a pas a? dire ; mais... elle mange, boit, dort, se prome?ne ; elle nous enchante tous par sa beaute?... et c'est tout. Elle ne connai?t aucune obligation ; elle laisse les autres travailler pour elle... N'en est-il pas ainsi ?... Et une vie oisive ne peut pas e?tre pure. (*Un silence.*)

Mais peut-e?tre la juge?-je trop se?ve?rement... Comme votre oncle Vania, je ne suis pas satisfait de la vie, et nous devenons, tous les deux, grincheux.

SONIA

Vous e?tes me?content de la vie ?

ASTROV

En ge?ne?ral, j'aime la vie, mais notre vie russe, bourgeoise, de district, je ne peux la supporter. Et je la me?prise de toutes les forces de mon a?me ! Pour ce qui est de ma vie personnelle, il n'y a, juste Dieu, en elle rien de bon, vraiment.

ASTROV

Voyez-vous, quand on marche par une nuit noire dans un bois, si l'on aperc?oit une petite lumie?re au loin, on ne remarque plus ni fatigue, ni te?ne?bres, ni les branches qui cinglent le visage... Je travaille, vous le savez, comme personne dans le district. Le destin me poursuit sans cesse. Je souffre parfois insupportablement... et je n'ai pas de lumie?re devant moi...

ASTROV

Je n'attends plus rien ; je n'aime pas les hommes... Il y a longtemps que je n'aime plus personne.

SONIA

Personne ?

ASTROV

Personne. Je ne ressens un peu de tendresse que pour votre vieille bonne, par ancien souvenir... Nos moujiks sont tre?s monotones, arrie?re?s. Ils vivent dans la salete?. Et avec les intellectuels, il est difficile de s'entendre ; ils fatiguent.

ASTROV

Toutes nos excellentes connaissances pensent et sentent de fac?on mesquine ; nul ne voit plus loin que le bout de son nez ; ce sont, a? proprement parler, des gens stupides. Et ceux qui sont plus intelligents, qui ont plus de porte?e, sont hyste?riques, ronge?s par l'analyse, domine?s par leurs re?flexes...

ASTROV

Ceux-ci ge?missent, hai?ssement, calomnient maladivement, s'approchent de l'homme, de biais, le

regardent de côté?, et décident : "Oh ! c'est un névropathe !" ou "c'est un phraseur !". Et quand on ne sait quelle étiquette me coller au front, on dit de moi : "C'est un homme étrange !"

ASTROV

J'aime les bois ; c'est étrange ! Je ne mange pas de viande ; c'est étrange aussi ! Il n'y a plus de rapports directs, purs et libres entre la nature et les hommes... Parfaitement !

(Il veut boire.)

SONIA *(l'en empêchant)*

Non, je vous en prie ; je vous en supplie, ne buvez plus !

ASTROV

Pourquoi ?

SONIA

Cela ne vous va pas du tout ! Vous êtes élégant, vous avez une voix si douce... Vous êtes même plus beau que personne que je connaisse ; pourquoi voulez-vous ressembler aux hommes ordinaires qui boivent et jouent aux cartes ? Oh ! ne faites pas cela, je vous en supplie ! Vous dites sans cesse que les hommes ne créent pas et ne font que détruire ce qui leur a été donné d'en haut ! pourquoi vous détruisez-vous vous-même ? Il ne le faut pas, je vous en supplie ; je vous en conjure.

ASTROV *(lui tendant la main)*

Je ne boirai plus.

SONIA

Donnez-m'en votre parole.

ASTROV

Parole d'honneur.

SONIA *(lui serrant fortement la main)*

Merci.

ASTROV

Fini ! Je suis dégrisé ! Voyez, je suis tout à fait normal et le resterai jusqu'à la fin de mes jours.

(Il regarde la pendule.)

Et donc, continuons. Je dis que mon temps est passé ; il est tard pour moi... J'ai vieilli, j'ai trop travaillé, je me suis banalisé. Tous mes sentiments se sont émus, et il me semble que je ne pourrai plus m'attacher à un être.

ASTROV

Je n'aime personne et... n'aimerai plus. Ce qui me touche encore, c'est la beauté. Elle ne m'est pas indifférente. Il me semble qu'Élena Andreïevna pourrait, si elle voulait, me tourner la tête en un jour... Mais cela n'est pas de l'amour... Ce n'est pas un attachement...

(Il se couvre les yeux de ses mains et tressaille.)

SONIA

Qu'avez-vous ?

ASTROV

Rien... Pendant le grand care?me, un malade est mort chez moi sous le chloroforme...

SONIA

Il est temps d'oublier cela. (*Une pause.*)

Dites-moi, Mikhaï?l Lvovitch, si j'avais une amie ou une sœur plus jeune, et si vous appreniez qu'elle... enfin, supposons qu'elle vous aime... que feriez-vous a? cette nouvelle ?

ASTROV (*haussant les e?paules*)

Je ne sais pas. Probablement rien. Je lui donnerais a? comprendre que je ne peux pas l'aimer... Et puis ma te?te n'est pas occupe?e de cela... Quoi qu'il en soit, il faut partir. Adieu, ma che?rie ; sur ce the?me-la?, nous n'en finirions pas jusqu'au matin. (*Il lui serre la main.*)

Je vais passer par le salon, si vous le permettez, parce que je crains que votre oncle ne me retienne. (*Il sort.*)

SONIA (*seule*)

Il ne m'a rien dit... Son a?me et son cœur me sont toujours inconnus; mais pourquoi donc me sens-je si heureuse ? (*Elle rit de bonheur.*)

Je lui ai dit : Vous e?tes e?le?gant, noble ; vous avez une voix si douce... Est-ce que cela n'a pas e?te? a? propos ? Sa voix tremble, caresse... Je la sens encore dans l'air.

ASTROV

Et quand je lui ai parle? d'une sœur plus jeune, il n'a pas compris. (*Se tordant les mains.*)

Oh ! comme il est atroce de n'e?tre pas belle ! Et je sais que je ne le suis pas ; je le sais, je le sais...

Dimanche, en sortant de l'e?glise, j'ai entendu une femme qui disait de moi : "Elle est bonne, ge?ne?reuse, mais il est dommage qu'elle ne soit pas jolie !... Pas jolie..."

(*Entre Ele?na Andre?i?evna.*)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*ouvrant la fene?tre*)

L'orage est passe?. Quel bon air ! (*Un silence.*)

Ou? est le docteur ?

SONIA

Il est sorti.

(*Un silence.*)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Sophie !

SONIA

Quoi ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Jusqu'a? quand allez-vous me bouder ? Nous ne nous sommes fait aucun mal l'une a? l'autre.

Pourquoi donc e?tre ennemies ? Cessez...

SONIA

Je voulais moi aussi vous dire... (*Elle se presse contre elle.*)

C'est assez se boucher.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Voila? qui est bien.

(*Toutes deux sont e?mues.*)

SONIA

Papa est couche? ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Non, il est assis au salon... Sonia, nous ne nous parlons pas depuis des semaines, on ne sait pourquoi... (*Voyant le buffet ouvert.*)

Qu'est-ce ?

SONIA

Mikhaï?l Lvovitch a soupe?.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Et il y a du vin ?... Scellons un pacte d'amitie? et tutoyons-nous.

SONIA

C'est cela, buvons.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Dans le me?me petit verre... (*Elle emplit le verre.*)

C'est mieux ainsi. Alors, toi aussi tu voulais ?...

(*Elles boivent et s'embrassent.*)

SONIA

Je voulais depuis longtemps faire la paix, mais je n'osais pas...

(*Elle pleure.*)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Pourquoi pleures-tu ?

SONIA

Ce n'est rien.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Allons, assez, assez !... (*Elle pleure.*)

Originale que je suis, moi aussi j'ai les larmes aux yeux !... (*Une pause.*)

Tu es fa?che?e contre moi parce que j'ai l'air d'avoir e?pouse? ton pe?re par calcul... Si tu crois aux serments, je te jure que je me suis marie?e par amour ; je me suis e?prise de lui, comme d'un

savant, d'un homme connu ; ce n'e?tait pas un amour ve?ritable ; c'e?tait artificiel ; mais il me semblait, alors, que c'e?tait un ve?ritable amour ; ce n'est pas ma faute. Et toi, depuis notre mariage, tu n'as pas cesse? de me supplicier de tes yeux intelligents et soupco?onneux.

SONIA

Allons, faisons la paix ! Oublions.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Il ne faut pas regarder comme tu faisais ; cela ne te va pas... Il faut croire tout le monde, sans cela on ne peut pas vivre...

(Une pause.)

SONIA

Dis-le-moi, en conscience, comme a? une amie... es-tu heureuse ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Non.

SONIA

Je le savais bien... Encore une question. Re?ponds-moi franchement : voudrais-tu avoir un mari jeune ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Quelle petite fille tu es encore ! Certainement, je le voudrais. *(Elle rit.)*

Allons, demande-moi encore quelque chose...

SONIA

Le docteur te plai?t ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Oui, beaucoup.

SONIA *(riant)*

J'ai l'air be?te, hein ?... Il est parti et j'entends toujours sa voix et ses pas, et, si je regarde par la fene?tre obscure, je vois, la?-bas, son image... Laisse-moi tout te dire... Mais je ne peux pas parler haut ; j'ai honte. Viens dans ma chambre ; la?, nous causerons. Je te semble be?te ? Avoue-le...

Dis-moi quelque chose de lui...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Quoi donc ?

SONIA

Il est intelligent... Il peut tout ; il sait tout... Il gue?rit les gens et plante des bois.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Il n'est pas question de bois et de me?decine... Comprends, ma che?re ; c'est un talent. Et un talent, sais-tu ce que c'est ? C'est la hardiesse, une te?te saine, une large envole?e... Il plante un arbre et

songe a? ce qui en re?sultera dans mille ans. Il entrevoit ce que sera, alors, le bonheur de l'humanite?.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

De tels gens sont rares ; il faut les aimer... Il boit ; et il est quelquefois un peu grossier ; la belle affaire ! Un homme de talent, en Russie, ne peut pas e?tre un damoiseau. Songe quelle vie a ce docteur ! Sur les chemins, une boue a? n'en pas sortir ; des espaces immenses ; des tourmentes de neige ; un peuple grossier, sauvage ; tout autour, la pauvrete?, les maladies ; et dans un tel cadre, il est difficile, pour celui qui travaille et lutte au jour le jour, de se tenir net, propre, et de rester sobre vers la quarantaine... *(Elle l'embrasse.)*

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Tu as droit au bonheur... Je te le souhaite de tout cœur... *(Elle se le?ve.)*

Et moi je suis une figure ennuyeuse, e?pisodique... En musique, dans la maison de mon mari, dans tous mes romans, bref, partout, j'ai e?te? une figure e?pisodique... A? y bien re?fle?chir, Sonia, je suis tre?s, tre?s malheureuse ! *(Elle marche avec agitation.)*

Il n'est pas de bonheur pour moi dans ce monde. Non! Pourquoi ris-tu ?

SONIA *(elle rit en se cachant la figure)*

Je suis si heureuse... si heureuse !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

J'ai envie de me mettre au piano... j'aimerais a? jouer quelque chose a? pre?sent.

SONIA

Joue.

(Elle l'embrasse.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Tout de suite... Ton pe?re ne dort pas ? Quand il est malade, la musique l'irrite. Va lui demander ; si cela ne le de?range pas, je jouerai. Va.

SONIA

A? l'instant.

(Elle sort. Le veilleur de nuit, dans le jardin, frappe sur sa planchette.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Il y a longtemps que je n'ai pas joue? ; je vais jouer et pleurer ; je pleurerai comme une be?te... *(Au veilleur de nuit, par la fene?tre.)*

C'est toi qui frappes, Efim ?

LA VOIX DU VEILLEUR

C'est moi.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Ne frappe pas ; monsieur est malade.

LA VOIX DU VEILLEUR

Je m'en vais tout de suite. (*Il siffle ses chiens.*)

Eh ! là?-bas, Joutchka, Gamin ! Joutchka !

(*Silence.*)

SONIA (*revenant*)

On ne peut pas jouer. (*Rideau*)

Acte III

Salon dans la maison de Se?re?briakov. Trois portes, a? droite, a? gauche et au milieu. Apre?s-midi. Voi?nitski et Sonia sont assis ; Ele?na Andre?i?evna va et vient, perdue dans ses pense?es.

VOI?NITSKI

Le herr professor a e?mis le de?sir que nous nous re?unissions tous aujourd'hui dans ce salon, vers une heure. *(Il regarde la pendule.)*

Une heure moins le quart. Il veut communiquer quelque chose a? l'univers.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Une affaire, probablement.

VOI?NITSKI

Il n'a aucune affaire. Il e?crit des be?tises, grogne, est jaloux, et rien de plus.

SONIA *(d'un ton de reproche)*

Oncle !

VOI?NITSKI

Bien... Pardon... *(Il montre Ele?na Andre?i?evna.)*

Admirez-la. Elle marche et se berce par paresse. C'est tre?s gentil ! Tre?s !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Vous bourdonnez toute la journe?e ; comment cela ne vous ennue-t-il pas ? *(Avec angoisse.)*

Je meurs d'ennui ; je ne sais que faire.

SONIA

Les travaux manquent-ils ? Si tu voulais seulement.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Par exemple ?

SONIA

Occupe-toi du domaine, instruis les gens, soigne-les. Tiens, quand papa et toi n'e?tiez pas ici, nous allions nous-me?mes, l'oncle Vania et moi, vendre la farine au marche?.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je ne sais pas faire cela ; et ce n'est pas inte?ressant. Ce n'est que dans les romans a? ide?es que l'on soigne les moujiks ; et comment, tout d'un coup, sans rime ni raison, irais-je le faire ?

SONIA

Et moi, je ne comprends pas que l'on n'aille pas les instruire. Prends ton temps ; tu t'habitueras, toi aussi. *(Elle l'embrasse.)*

Ne t'ennuie pas, ma che?re a?me ! Tu t'ennuies et ne trouves pas ton emploi. Or l'ennui et l'oisivete? sont contagieux. Regarde : oncle Vania ne fait rien et te suit comme une ombre ; moi, j'ai quitte? tous mes travaux et suis accourue vers toi pour causer ; je me suis laisse?e gagner a? la paresse ; je ne peux plus travailler.

SONIA

Le docteur Mikhai?l Lvovitch venait autrefois tre?s rarement chez nous, a? peine une fois par mois ; il e?tait difficile de le de?cider ; a? pre?sent, il vient tous les jours. Lui aussi a abandonne? ses travaux et sa me?decine ; tu dois e?tre une ensorceleuse.

VOI?NITSKI

Pourquoi languir ? (*Vivement.*)

Allons, ma che?re, beau luxe que vous e?tes, soyez sense?e! Dans vos veines coule du sang d'ondine : soyez donc ondine. Donnez-vous la liberte?, au moins une fois dans votre vie! Devenez, au plus vite, amoureuse jusqu'aux oreilles d'un ondin quelconque, et piquez une te?te dans le torrent pour que herr professor et nous tous en levions les bras au ciel !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*avec cole?re*)

Laissez-moi en paix ! Comme c'est cruel !...
(*Elle veut sortir.*)

VOI?NITSKI (*l'arre?tant*)

Allons, allons, ma joie, pardonnez-moi !... Mes excuses. (*Il lui baise la main.*)
Faisons la paix.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Un ange n'y tiendrait pas, avouez-le.

VOI?NITSKI

En signe de paix et d'entente, je vais vous apporter un bouquet de roses. Je l'ai fait pour vous, ce matin... Des roses d'automne, charmantes et tristes.
(*Il sort.*)

SONIA

Des roses d'automne, charmantes et tristes...
Toutes les deux regardent par la fene?tre.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

De?ja? septembre ! Comment passerons-nous l'hiver ici ? (*Une pause.*)
Ou? est le docteur ?

SONIA

Dans la chambre d'oncle Vania ; il e?crit quelque chose. Je suis contente que mon oncle soit sorti ; j'ai besoin de causer avec toi.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

De quoi donc ?

SONIA

De quoi ?

(Elle met sa tête sur la poitrine d'Ele?na Andre?i?evna.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Allons, assez, assez !...

(Elle lui lisse les cheveux.)

SONIA

Je ne suis pas jolie.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Tu as de beaux cheveux.

SONIA

Non! *(Elle se retourne pour se regarder dans la glace.)*

Non ; quand une femme n'est pas jolie, on lui dit : "Vous avez de beaux yeux ; vous avez de beaux cheveux..." Il y a de?ja? six ans que je l'aime ; je l'aime plus que ma me?re. Je l'entends a? chaque minute ; je garde l'impression de sa poigne?e de main, et je regarde la porte : il me semble toujours qu'il va entrer. Et tu vois, je viens toujours te parler de lui.

SONIA

Il vient maintenant ici chaque jour; mais il ne me regarde pas; il ne me voit pas... C'est si douloureux ! Je n'ai plus aucun espoir, aucun ! *(De?sespe?re?e.)*

Oh ! mon Dieu, donne-moi de la force... J'ai prie? toute la nuit... Je m'approche souvent de lui ; je lui parle ; je le regarde dans les yeux... Je n'ai plus d'orgueil ; je n'ai plus la force de me diriger... Je n'ai pas pu me retenir ; j'ai avoue? a? oncle Vania que j'aime... Et tous les domestiques savent que je l'aime... Tous !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Et lui ?

SONIA

Il ne me remarque pas.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA *(pensive)*

C'est un homme e?trange... Sais-tu ? Permits-moi de lui parler... Prudemment, par allusion...

(Une pause.)

Vraiment, faut-il rester inde?finiment dans l'ignorance ?... Tu permets ?

(Sonia fait un geste d'acquiescement.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

C'est tre?s bien. Il n'est pas difficile de savoir s'il aime ou s'il n'aime pas. Ne te trouble pas, che?rie ; ne t'inquie?te pas. Je l'interrogerai prudemment, sans qu'il s'en aperc?oive. Il faut seulement savoir : oui ou non. *(Une pause.)*

Si c'est non, il ne faut plus qu'il revienne ici ; est-ce cela ?

(Sonia secoue la tête affirmativement.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Mieux vaut ne pas se voir... Nous n'allons pas laisser traîner cela. Nous allons l'interroger à l'instant. Il voulait me montrer je ne sais quelles cartes. Va lui dire que je veux le voir.

SONIA (*fortement agitée*)

Tu me diras toute la vérité ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Mais sans doute. La vérité, quelle qu'elle soit, est moins terrible que l'ignorance. Fie-toi à moi, cherie.

SONIA

Oui, oui... Je vais lui dire que tu veux voir ses cartes... (*Elle va sortir et s'arrête près de la porte.*)

Non, il vaut mieux ne pas savoir... On garde tout de même un espoir...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Que dis-tu ?

SONIA

Rien...

(*Elle sort.*)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*seule*)

Il n'est rien de pis que de connaître le secret d'autrui et de n'y pouvoir rien. (*Réfléchissant.*)

Il n'est pas amoureux d'elle, c'est clair. Mais pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Elle n'est pas belle, mais pour un médecin de campagne, à son âge, ce serait une femme excellente. Elle est intelligente, bonne, pure...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Mais ce n'est pas de cela qu'il retourne... (*Une pause.*)

Je comprends cette pauvre fille... Au milieu d'un ennui désespérant, lorsque, au lieu de gens, ne passent autour de nous que des taches grises ; quand on entend des trivialités ; quand on ne sait que boire, manger et dormir ; il vient parfois, lui, beau, intéressant, entraînant, ne ressemblant pas aux autres, comme au milieu des ténébreuses la lune claire...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Être sous le charme d'un tel homme, s'oublier... Je crois que moi-même, j'ai un peu subi l'attrait... Oui, sans lui, je m'ennuie ; je souris quand je pense à lui... Cet oncle Vania dit qu'il doit couler dans mes veines du sang d'ondine. "Donnez-vous la liberté au moins une fois dans votre vie !" Eh bien ? Peut-être le faut-il ainsi.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je m'envolerai, oiseau libre, de chez vous tous, loin de vos figures endormies, de vos conversations ; j'oublierai que vous existez... Mais je suis lâche, timide... Ma conscience me tourmente... Il vient chaque jour ici. Je devine pourquoi il vient, et je me sens déjà coupable. Je suis prête à tomber à genoux devant Sonia, à m'excuser, à pleurer...

ASTROV (*il entre avec une carte roulée*)

Bonjour ! (*Il lui serre la main.*)

Vous vouliez voir mes peintures ?

ELENA ANDREÏEVNA

Hier, vous m'avez promis de me montrer vos travaux... Êtes-vous libre ?

ASTROV

Oh ! certainement. (*Il étale la carte sur une table à jeu et la fixe avec des punaises.*)

Où êtes-vous née ?

ELENA ANDREÏEVNA (*l'aidant*)

À Pétersbourg.

ASTROV

Et où avez-vous fait vos études ?

ELENA ANDREÏEVNA

Au Conservatoire.

ASTROV

Alors cela ne vous intéressera pas !

ELENA ANDREÏEVNA

Pourquoi ? Je ne connais pas, il est vrai, la campagne ; mais j'ai beaucoup lu.

ASTROV

Ici, j'ai une table à moi... dans la chambre d'Ivan Petrovitch. Quand je suis complètement harassé, jusqu'à entière hébété, je quitte tout et m'y réfugie. Et je m'amuse une ou deux heures avec cette machine.

ASTROV

Ivan Petrovitch et Sofia Aleksandrovna s'occupent à leurs comptes au boulier, et je reste à côté d'eux, à ma table ; je barbouille. Il fait chaud, et je suis tranquille. Le grillon crie. Mais je ne m'offre ce plaisir que rarement, une fois par mois.

ASTROV (*Montrant la carte.*)

Maintenant, regardez ceci. C'est le tableau de notre district il y a cinquante ans. Le vert foncé et le vert clair indiquent les forêts. La moitié de toute la superficie était alors occupée par les forêts. Où vous voyez, sur le vert, une hachure rouge, là vivaient des églans, des chevres. Je montre ici la flore et la faune... Sur ce lac, se battaient des cygnes, des oies, des canards, et, comme disent les anciens, il y avait profusion de toute sorte d'oiseaux.

ASTROV

On n'en voyait pas la fin. Ils volaient par nuées. Outre les hameaux et les villages, vous voyez, éparpillés çà et là, de petites fermes, des ermitages de Vieux-Croyants, des moulins à eau. Il y avait beaucoup de bêtes à cornes et de chevaux. Cela est marqué en bleu. Par exemple, dans

ce canton, la couche de bleu est épaisse ; ici, il y avait des haras entiers de chevaux ; chaque isba avait trois chevaux. (*Une pause.*)

ASTROV

Maintenant, voyons plus bas, ce qui existait il y a vingt-cinq ans. Il n'y a déjà qu'un tiers de la superficie occupée par les bois. Il n'y a plus de champs, mais il y a encore des étangs. Les couleurs vertes et blanches sont plus pâles, et ainsi de suite, ainsi de suite. Arrivons à la troisième partie. Tableau du district au temps présent. Il y a de la couleur verte ça et là ; mais non plus d'un tenant ; ce sont des taches. Les étangs, les cygnes et les coqs de bruyère ont disparu.

ASTROV

Des hameaux anciens, des fermes, des ermitages, des moulins, plus trace. C'est, en somme, le tableau d'une dégradation progressive et certaine, à laquelle il faut encore dix ou quinze ans pour être complète. Vous direz qu'il y a ici l'influence de la culture ; que la vie ancienne devait naturellement céder à la vie nouvelle ; oui, je comprends.

ASTROV

Si, à la place de ces forêts de truites, passaient une route, des chemins de fer ; s'il y avait des usines, des fabriques, des écoles, les gens seraient mieux portants, plus riches, plus intelligents ; mais il n'y a rien de semblable. Il y a, dans ce district, les mêmes marais, les mêmes moustiques ; pas de chemins.

ASTROV

La pauvreté, le typhus, la diphtérie, les incendies. Nous avons affaire ici à une dégradation causee par une lutte intense pour la vie. Dégradation due au croupissement, à l'ignorance, au manque absolu de conscience, à ce moment où l'homme, transi, affamé, malade, pour sauver ses restes de vie, pour conserver ses enfants, se jette instinctivement sur ce qui peut apaiser sa faim, le réchauffer, et où il détruit tout, sans penser au lendemain... Presque tout est déjà détruit, mais, en revanche, rien n'est encore crevé. (*Froidement.*)
Je vois à votre figure que cela ne vous intéresse pas.

ELENA ANDREÏEVNA

Mais je comprends si peu tout cela...

ASTROV

Il n'y a rien à comprendre. Ça ne vous intéresse pas, voilà tout !

ELENA ANDREÏEVNA

À franchement parler, mes idées sont ailleurs. Pardonnez-moi. J'ai besoin de vous faire subir un petit interrogatoire et je suis émue. Je ne sais par où commencer.

ASTROV

Un interrogatoire ?

ELENA ANDREÏEVNA

Oui, mais... assez innocent. Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*)

Cela concerne une jeune personne. Nous allons parler comme d'honnêtes gens, comme des amis,

sans ambages. Causons et oublions de quoi il e?tait question... Voulez-vous ?

ASTROV

Oui.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Il s'agit de ma belle-fille, Sonia. Vous plai?t-elle ?

ASTROV

Oui, je l'estime.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Vous plairait-elle comme femme ?

ASTROV (*au bout d'un instant*)

Non.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Encore deux ou trois mots, et c'est fini. Vous n'avez rien remarque? ?

ASTROV

Rien.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*le prenant par la main...*)

Vous ne l'aimez pas, je le vois a? vos yeux... Elle souffre. Comprenez cela, et... cessez de venir ici.

ASTROV (*se levant*)

Mon heure est de?ja? passe?e... Et je n'ai pas le temps de songer a? cela... (*Haussant les e?paules.*)

Quand le pourrais-je ?

(*Il est trouble?.*)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Quelle conversation de?sagre?able ! Je suis lasse comme si je trai?nais un poids e?norme. Allons, Dieu merci, c'est fini ! Oublions cela, comme si nous n'en avions pas parle?, et... partez. Vous e?tes un homme intelligent ; vous comprendrez... (*Une pause.*)

J'en suis toute rouge.

ASTROV

Si vous m'aviez parle? il y a deux mois, j'y aurais peut-e?tre re?fle?chi, mais maintenant... (*Il hausse les e?paules.*)

Mais, si elle souffre, alors, certes !... Cependant, je ne comprends pas pourquoi vous aviez besoin de cet interrogatoire ? (*Il la regarde dans les yeux et la menace du doigt.*)

Vous e?tes ruse?e !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Que voulez-vous dire ?

ASTROV (*riant*)

Vous e?tes ruse?e ! Supposons que Sonia souffre ; je l'admets volontiers ; mais pourquoi cet interrogatoire ? (*L'empe?chant de parler ; vivement.*)

Permettez, ne faites pas une figure e?tonne?e ; vous savez parfaitement pourquoi je viens ici chaque jour... Pourquoi et pour qui je viens, vous le savez parfaitement ! Cher petit fauve, ne me regardez pas comme cela ; je suis un vieux moineau.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*stupe?faite*)

Petit fauve ? Je ne comprends rien.

ASTROV

Beau putois duvete?... il vous faut des victimes ! Voila? un mois que je ne fais rien, que j'ai tout abandonne?; je vous cherche avidement - et cela vous plai?t beaucoup, beaucoup... Eh bien, quoi ? Je suis vaincu ; vous le saviez sans interrogatoire. (*Croisant les bras, et courbant la te?te.*)
Je me rends ; allez, de?vorez- moi !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Vous e?tes fou !

ASTROV (*riant entre ses dents*)

Vous e?tes timide...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je suis meilleure et plus e?leve?e que vous ne pensez ! Je vous le jure !
(*Elle veut sortir.*)

ASTROV (*lui barrant la route*)

Je partirai aujourd'hui et ne reviendrai plus ici, mais... (*Il la prend par la main en regardant autour de lui.*)

Ou? nous reverrons-nous ? Dites vite, ou? ? (*Passionne?ment.*)

Quelle femme merveilleuse, magnifique !... Un baiser... Je veux baiser vos cheveux odorants...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je vous jure...

ASTROV (*l'empe?chant de parler*)

Pourquoi jurer ? Il ne faut pas de mots inutiles... Oh ! qu'elle est belle ! Quelles mains !
(*Il les baise.*)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Mais assez, a? la fin !... Allez-vous-en ! (*Elle retire ses mains.*)
Vous vous oubliez.

ASTROV

Dites-moi ou? nous nous verrons demain ? (*Il la prend a? la taille.*)

Tu le vois, c'est inevitable ; il faut que nous nous retrouvions.

(Il l'embrasse. A ce moment, entre Voi?nitski avec un bouquet de roses ; il s'arrete a la porte.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA *(sans voir Voi?nitski)*

Mise?ricorde ! laissez-moi... *(Elle penche la tete sur la poitrine d'Astrov.)*

Non !

(Elle veut sortir.)

ASTROV *(la retenant par la taille)*

Viens demain au chalet forestier... vers deux heures...

Oui ? Oui ? Tu viendras ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA *(ayant vu Voi?nitski)*

Laissez-moi. *(Tre?s troublee, elle va a la fenetre.)*

C'est affreux !

VOI?NITSKI *(il pose le bouquet sur une chaise. Agite?, il essuie de son mouchoir sa figure et son cou)*

Oui... Ne vous de?rangez pas.

ASTROV *(de mauvaise humeur)*

Aujourd'hui, tre?s estime? Ivan Pe?trovitch, le temps n'est pas mauvais. Il faisait gris ce matin, comme s'il allait pleuvoir, mais maintenant il y a du soleil. Parlons en conscience ; l'automne a e?te? magnifique... Et les ble?s d'hiver sont assez beaux. *(Roulant sa carte.)*

Seulement voila? : les jours sont devenus courts...

(Il sort.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA *(elle s'approche vivement de Voi?nitski)*

Faites tous vos efforts, employez toute votre influence pour que mon mari et moi partions d'ici aujourd'hui me?me. Vous entendez ? Aujourd'hui me?me !

VOI?NITSKI *(s'essuyant la figure)*

Ah ! bien... C'est bien... J'ai tout vu, He?le?ne, tout !...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA *(nerveusement)*

Vous entendez ? Je dois partir d'ici aujourd'hui me?me.

(Entrent Se?re?briakov, Sonia, Te?le?guine et Marina.)

TE?LE?GUINE

Moi non plus, Excellence, je ne suis pas tout a? fait bien. Je suis malade depuis deux jours.

Quelque chose a? la tete?

SE?RE?BRIAKOV

Ou? sont les autres ? Je n'aime pas cette maison ; c'est une sorte de labyrinthe. Vingt-six chambres e?normes. Tout le monde s'y e?gare, et on ne trouve jamais personne. *(Il sonne.)*

Appelez Maria Vassilievna et Ele?na Andre?i?evna.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je suis ici.

SE?RE?BRIAKOV

Je vous prie tous de vous asseoir.

SONIA (*s'approchant d'Ele?na Andre?i?evna, impatientement*)

Qu'a-t-il dit ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je te le dirai apre?s.

SONIA

Tu trembles ? Tu es e?mue ? (*Elle lui jette un regard investigateur.*)

Je comprends... Il a dit qu'il ne viendrait plus ici ? Est-ce cela ? Dis-le ?

(*Ele?na Andre?i?evna baisse la te?te affirmativement.*)

SE?RE?BRIAKOV (*a? Te?le?guine*)

On peut encore se faire a? la maladie, cela passe ! Mais ce que je ne peux accepter, c'est l'ordre de la vie a? la campagne. J'ai la sensation d'e?tre tombe? sur une plane?te inconnue. Asseyez-vous tous, je vous prie... Sonia ! (*Sonia ne l'entend pas. Elle reste debout, baissant tristement la te?te.*)

Sonia ! (*Une pause.*)

Elle n'entend pas ! (*A? Marina.*)

Et toi, ma bonne, assieds-toi aussi. (*Marina s'assied et tricote un bas.*)

Je vous en prie tous ; suspendez, pour ainsi dire, vos oreilles au clou de l'attention.

(*Il rit.*)

VOI?NITSKI (*agite?*)

Je ne suis peut-e?tre pas indispensable ? Je peux m'en aller ?

SE?RE?BRIAKOV

Non, tu es ici le plus ne?cessaire.

VOI?NITSKI

Quel besoin avez-vous de moi ?

SE?RE?BRIAKOV

Tu me vouvoies ?... Pourquoi te fa?ches-tu ? (*Une pause.*)

Si j'ai tort envers toi, en quelque chose, pardonne-moi...

VOI?NITSKI

Quitte ce ton... Venons a? l'affaire... Que te faut-il ?

(*Entre Maria Vassilievna.*)

SE?RE?BRIAKOV

Voici maman... Messieurs, je commence. (*Une pause.*)

Je vous re?unis tous pour vous annoncer qu'un inspecteur arrive ici. D'ailleurs, laissons la

plaisanterie. Il s'agit d'une affaire sérieuse. Je vous ai réunis pour vous demander aide et conseil et, connaissant votre amabilité ordinaire, je sais que vous ne me les refuserez pas. Je suis un savant, un homme de livres, et ai toujours été ignorant de la vie pratique.

SE?RE?BRIAKOV

Je ne puis me passer des indications des gens éclairés. Aussi fais-je appel à vous tous. À Ivan Pe?trovitch, à vous Ilia Ilitch, et à vous, maman. Manet omnes una nox, autrement dit, nous sommes tous dans la main de Dieu. Je suis vieux et malade, et trouve nécessaire de régulariser à temps mes affaires d'intérêts en ce qui regarde ma famille. Ma vie est finie, je ne pense plus à moi ; mais j'ai une jeune femme et une fille non mariée. *(Une pause.)*

SE?RE?BRIAKOV

Il m'est impossible de vivre à la campagne. Nous ne sommes pas faits pour y vivre. Et, vivre en ville avec les ressources que nous donne cette terre, est impossible. Admettons qu'on vende le bois ; c'est une mesure extraordinaire qui ne peut se renouveler chaque année. Il faut trouver des moyens qui nous assurent un chiffre de rente plus ou moins déterminé.

SE?RE?BRIAKOV

J'ai trouvé un de ces moyens, et j'ai l'honneur de vous le soumettre. Laissant les détails, j'en exposerai les traits généraux. Notre bien ne rapporte pas, en moyenne, plus de deux pour cent ; je propose de le vendre. Si nous transformons l'argent en titres de rente, nous recevrons de quatre à cinq pour cent, et je pense qu'il y aura même un excédent de quelques milliers de roubles, qui nous permettra d'acheter une petite villa en Finlande.

VOI?NITSKI

Attends !... Il me semble que mes oreilles me trompent. Répète ce que tu viens de dire ?

SE?RE?BRIAKOV

Convertir l'argent en titres de rente, et, avec l'excédent, acheter une villa en Finlande.

VOI?NITSKI

Il ne s'agit pas de la Finlande... Tu as dit encore autre chose.

SE?RE?BRIAKOV

Je propose de vendre la terre.

VOI?NITSKI

Voilà?. C'est justement cela ! Tu vendras la terre ; très bien, riche idée ! Et où m'ordonneras-tu de me retirer, avec ma vieille mère et Sonia ?

SE?RE?BRIAKOV

Nous réglerons tout cela en son temps. Pas tout à la fois.

VOI?NITSKI

Attends. Évidemment, je n'ai pas eu jusqu'à présent le moindre bon sens ; j'ai eu, jusqu'à maintenant, la bêtise de penser que ce bien appartenait à Sonia. Feu mon père l'avait achetée en guise de dot à ma sœur. J'étais naïf, quant à présent, et ne comprenais pas les lois à la

turque ; je pensais que le bien de ma sœur avait passé ? a ? Sonia.

SE?RE?BRIAKOV

Oui, le bien appartient a ? Sonia ; qui le conteste ? Sans le consentement de Sonia, je ne me déciderai pas a ? le vendre ; et, justement, je propose de faire cela dans l'intérêt de Sonia.

VOI?NITSKI

C'est incompréhensible, incompréhensible ! Ou je suis devenu fou, ou...

MARIA VASSILIEVNA

Jean, ne contredis pas Aleksandr. Crois-moi, il sait mieux que nous ce qui est bien ou mal !

VOI?NITSKI

Non, donnez-moi de l'eau. (*Il boit.*)

Maintenant, dites ce que vous voudrez !

SE?RE?BRIAKOV

Je ne comprends pas pourquoi tu t'agites. Je ne dis pas que mon projet soit idéal. Si tout le monde trouve qu'il ne vaut rien, je n'insisterai pas.

(*Une pause.*)

TE?LE?GUINE (*confus*)

Excellence, j'en prouve a ? l'égard de la science, non pas seulement de l'adoration, mais des sentiments de parenté ; le frère de la femme de mon frère, Constantin Trofimovitch Lake?de?monov, connaissez-vous, était docteur en...

VOI?NITSKI

Attends, Gréle ? ; affaires. Tu raconteras cela après. (*A ? Se?re?briakov.*)

Tiens, demande-lui si ce bien a été acheté a ? son oncle ?

SE?RE?BRIAKOV

Pourquoi le lui demander ? A ? quoi bon ?

VOI?NITSKI

Ce bien a été acheté dans le temps quatre-vingt-quinze mille roubles ; mon père n'en payait que soixante-dix mille et il resta du vingt-cinq mille roubles. Maintenant, écoutez... Le bien n'aurait pas pu être acheté, si je n'avais renoncé a ? ma part d'héritage en faveur de ma sœur que j'aimais tendrement. De plus, j'ai travaillé dix années comme un bœuf, et j'ai payé tout ce qui était du...

SE?RE?BRIAKOV

Je regrette d'avoir entamé cette conversation.

VOI?NITSKI

Il n'y a aucune hypothèse sur le bien et il est en état, grâce a ? mes efforts personnels. Et voilà, maintenant que je suis vieux, on veut me mettre dehors !...

SE?RE?BRIAKOV

Je ne comprends pas ou? tu veux en venir !

VOI?NITSKI

Vingt-cinq anne?es durant (*j'ai dirige? ce domaine ; je travaillais et t'envoyais l'argent comme l'employe? le plus consciencieux, et, en tout ce temps-la?, tu ne m'as pas remercie? une seule fois. Tout ce temps-la?, quand j'e?tais jeune, je recevais, et maintenant encore, je rec?ois de toi par an cinq cents roubles de gages - salaire de mendiant*)
; Et tu n'as pas songe? une seule fois a? m'augmenter seulement d'un rouble !

SE?RE?BRIAKOV

Ivan Pe?trovitch, qu'en savais-je ? Je ne suis pas un homme pratique et je ne comprends rien. Tu pouvais t'augmenter tant que tu voulais.

VOI?NITSKI

C'est cela, pourquoi n'ai-je pas vole? ?... Pourquoi ne me me?prisez-vous pas tous parce que je n'ai pas vole? ?... C'eu?t e?te? juste... et maintenant je serais riche !

MARIA VASSILIEVNA (*se?ve?rement*)

Jean !

TE?LE?GUINE (*s'agitant*)

Vania, mon ami, il ne faut pas dire cela... Je tremble... Pourquoi ga?ter de bonnes relations ? (*Il l'embrasse.*)
Il ne le faut pas.

VOI?NITSKI

Vingt-cinq anne?es, je suis reste? avec cette me?re-la?, comme un rat entre quatre murs. Toutes nos pense?es, tous nos sentiments t'appartenaient a? toi seul. Le jour, nous parlions de toi, nous nous enorgueillissions de toi, prononcions ton nom avec ve?ne?ration ; nous perdions nos nuits a? lire des revues et des livres que, maintenant, je me?prise profondement !

TE?LE?GUINE

Il ne faut pas dire c?a, Vania... Je ne puis plus...

SE?RE?BRIAKOV (*irrite?*)

Je ne comprends pas ce qu'il te faut ?

VOI?NITSKI

Tu e?tais pour nous un e?tre d'ordre supe?rieur et nous savions tes articles par cœur... Mais maintenant, mes yeux se sont ouverts ! Je vois tout! Tu e?cris sur l'art, mais tu n'y comprends rien. Tous tes travaux, que j'aimais, ne valent pas un rouge liard. Tu nous trompais !

SE?RE?BRIAKOV

Messieurs, mais faites-le taire a? la fin ! Je m'en vais !

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Ivan Pe?trovitch, j'exige que vous vous taisiez ! Entendez-vous ?

VOI?NITSKI

Je ne me tairai pas ! (*Coupant la retraite a? Se?re?briakov.*)

Attends, je n'ai pas fini ! Tu as ga?che? ma vie ! Je n'ai pas ve?cu ; pas ve?cu ! Gra?ce a? toi j'ai ane?anti, de?truit mes meilleures anne?es ; tu es mon pire ennemi !

TE?LE?GUINE

Je ne peux l'entendre... Je pars...

(*Il sort tre?s agite?.*)

SE?RE?BRIAKOV

Que veux-tu de moi ? Et quel droit as-tu de me parler sur ce ton-la? ? Le plus nul des hommes ! Si le bien est a? toi, prends-le. Je n'en ai pas besoin.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je quitte a? l'instant cet enfer ! (*Elle crie.*)

Je ne puis plus le supporter !

VOI?NITSKI

Ma vie est perdue ! J'ai du talent, je suis intelligent, hardi... Si j'avais ve?cu normalement, j'aurais pu e?tre un Schopenhauer ou un Dostoi?evski !... je divague !... Maman, je suis de?sespe?re? ! Maman !

MARIA VASSILIEVNA (*se?ve?rement*)

Obe?is a? Aleksandr !

SONIA (*elle se met a? genoux devant Marina et se serre contre elle*)

Ma bonne, ma che?re bonne !

VOI?NITSKI

Maman, que faire ? Il ne faut pas que vous parliez ! Je sais ce que je dois faire ! (*A?*

Se?re?briakov.)

Tu te souviendras de moi !...

(*Il sort par la porte du milieu.*)

SE?RE?BRIAKOV

Messieurs, qu'est-ce que c'est a? la fin ? E?loignez de moi ce fou ! Je ne peux pas vivre sous le me?me toit que lui. Il vit (*il indique la porte du milieu*)

presque a? co?te? de moi... Qu'il de?me?nage au village, ou dans l'annexe !... Ou, moi, je pars d'ici... Je ne peux pas rester dans la me?me maison que lui...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*a? son mari*)

Nous partirons d'ici aujourd'hui ! Il faut donner des ordres en conse?quence a? l'instant.

SE?RE?BRIAKOV

Le plus nul des hommes !

SONIA (*reste-t-elle à genoux, se retourne du côté de son père, nerveusement, les larmes aux yeux*)

Papa, il faut être charitable ; oncle Vania et moi sommes si malheureux ! (*Retenant son espoir.*)

Quand tu étais plus jeune, oncle Vania et grand-mère, rappelle-toi, traduisaient, la nuit, des livres pour toi, recopiaient tes manuscrits... Oncle Vania et moi travaillions sans repos.

SONIA

Nous craignons de dépenser un kopeck pour nous-mêmes, et t'envoyions tout. Nous gagnions durement notre vie. Je ne dis pas cela pour le reprocher ; mais tu dois nous comprendre, papa ! Il faut être compatissant !

ELENA ANDREIEVNA (*émue, à son mari*)

Aleksandr, je t'en prie, explique-toi avec lui ! Je t'en supplie.

SEREBRIAKOV

Bien, je m'expliquerai... Je ne l'accuse de rien. Je ne suis pas fâché. Mais, convenez que sa conduite est au moins étrange. Soit, je vais chez lui !

(*Il sort par la porte du milieu.*)

ELENA ANDREIEVNA

Sois un peu gentil avec lui... Tranquillise-le...

(*Elle le suit.*)

SONIA (*se serrant contre la bonne*)

Ma bonne ! ma chère bonne !

MARINA

Ce n'est rien, petite. Les jars sifflent... Ils se calmeront. Ils siffleront et finiront...

SONIA

Ma bonne !

MARINA (*elle lui caresse la tête*)

Tu trembles comme quand il gèle. Allons, allons, mon orpheline, Dieu est miséricordieux. Je vais te donner du tilleul ou de la framboise ; ça passera... N'aie pas de chagrin, ma petite... (*Regardant la porte du milieu avec colère.*)

Hein ! Ils sont fâchés, les jars ! Puissent-ils...

(*Un coup de feu retentit derrière la scène. On entend crier Elena Andreievna. Sonia tressaille.*)

MARINA

Ah ! diable, qu'ils m'ont fait peur !

SEREBRIAKOV (*il accourt, chancelant de peur*)

Retenez-le ! Retenez-le ! Il est devenu fou !

(*Elena Andreievna et Voïnitiski luttent devant la porte.*)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*ta?chant de lui enlever un revolver*)

Rendez cette arme, on vous dit! Rendez-la !

VOI?NITSKI

Laissez-moi, Ele?na ! Laissez-moi !(*Redevenu libre, il accourt et cherche des yeux Se?re?briakov.*)

Ou? est-il ? Ah ! le voila? ! (*Il tire sur lui.*)

Boum ! (*Une pause.*)

Manque? ! Encore rate? ! (*Avec cole?re.*)

Ah ! diable ! diable ! Que le diable l'emporte !

(*Il jette le revolver a? terre et s'assied sur une chaise, accable?. Se?re?briakov est stupe?fait.*)

Ele?na Andre?i?evna s'appuie contre le mur, se trouvant mal.)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Emmenez-moi d'ici ! Emmenez-moi ! Tuez-moi, mais... je ne peux plus rester ici ! Je ne peux pas !

VOI?NITSKI (*de?sespe?re?*)

Oh ! que fais-je ! Que fais-je !

SONIA (*doucement*)

Ma bonne ! ma che?re bonne !

Acte IV

La chambre d'Ivan Pe?trovitch. C'est a? la fois sa chambre a? coucher et le bureau de la proprie?te?. Pre?s de la fene?tre, une grande table avec des livres de comptes, des papiers de toute sorte. Table-comptoir, armoires, balances. Une table, plus petite, est celle d'Astrov. Sur cette table, ce qu'il faut pour dessiner et colorier. A? co?te?, un carton. Une cage avec un sansonnet. Au mur, une carte d'Afrique, apparemment inutile en ce lieu. Un grand canape? recouvert de moleskine. A? gauche, porte donnant acce?s aux chambres. A? droite, porte de l'antichambre. Pre?s de la porte, a? droite, il y a un paillason, pour que les paysans ne salissent pas en entrant. Soir d'automne. Silence. Te?le?guine et Marina sont assis l'un en face de l'autre, de?vidant un e?cheveau de laine.

TE?LE?GUINE

Plus vite, Marina Timofe?i?evna, on va m'appeler tout de suite pour les adieux. On a de?ja? dit de faire avancer les chevaux.

MARINA (*ta?chant de de?vider plus vite*)

Il n'en reste qu'un peu.

TE?LE?GUINE

Ils partent pour Kharkov. Ils s'y installeront.

MARINA

Et c?a vaut mieux.

TE?LE?GUINE

Ils ont pris peur... Ele?na Andre?i?evna a dit : "Je ne veux pas vivre une heure ici... Partons, partons... Nous resterons a? Kharkov ; nous nous y organiserons et enverrons prendre nos effets." Ils partent a? la le?ge?re. C'est donc que leur destin, Marina Timofe?i?evna, n'est pas de vivre ici. Pre?destination fatale !

MARINA

Et c?a vaut mieux ! Tout a? l'heure ils ont fait du bruit, un coup de feu, c'est une honte !

TE?LE?GUINE

Oui, une sce?ne digne du pinceau d'Ai?vazovski.

MARINA

Je voudrais que mes yeux n'aient pas vu c?a. (*Une pause.*)

Nous allons vivre comme autrefois. Le matin, le the? vers huit heures ; vers une heure, le di?ner. Le soir on s'assoira pour souper. Tout sera en ordre comme chez les gens, a? la fac?on chre?tienne. (*Avec un soupir.*)

Il y a longtemps, malheureuse que je suis, que je n'ai pas mange? des nouilles faites a? la maison...

TE?LE?GUINE

Oui, il y a longtemps qu'on n'a pas fait de nouilles chez nous. (*Une pause.*)

Ce matin je suis passe?, Marina Timofe?i?evna, par le village, et l'e?picier m'a crie? : "Eh ! pique-assiette !" Et c?a m'a e?te? bien dur.

MARINA

N'y fais pas attention, petit pe?re. Nous sommes tous les pique-assiette de Dieu. Ni toi, ni Sonia, ni Ivan Petrovitch, personne ne reste a? ne rien faire. Tous travaillent ! Tous ! Ou? est Sonia ?

TE?LE?GUINE

Elle est au jardin. Le docteur et elle cherchent Ivan Pe?trovitch. Ils ont peur qu'il n'attente a? ses jours.

MARINA

Ou? est son pistolet ?

TE?LE?GUINE (*a? voix basse*)

Je l'ai cache? dans la cave.

MARINA (*avec un sourire*)

Pardonne-nous nos pe?che?s !

(*Venant de la cour, Voi?nitski et le docteur entrent.*)

VOI?NITSKI

Laisse-moi! (*A? Marina et a? Te?le?guine.*)

Allez-vous-en d'ici ; laissez-moi seul une heure seulement ! Je n'aime pas les tutelles.

TE?LE?GUINE

Tout de suite, Vania.

(*Il sort sur la pointe des pieds.*)

MARINA

Le jars fait go-go-go !

(*Elle prend sa laine et s'en va.*)

VOI?NITSKI

Laisse-moi !

ASTROV

Avec grand plaisir. Il y a longtemps que je dois partir, mais, je te le re?pe?te, je ne partirai que quand tu m'auras rendu ce que tu m'as pris.

VOI?NITSKI

Je ne t'ai rien pris.

ASTROV

Je te le dis se?rieusement : ne me retarde pas. Il est grand temps que je parte.

VOI?NITSKI

Je ne t'ai rien pris.
(Tous deux s'asseyent.)

ASTROV

Oui ? Eh bien ! j'attendrai un peu, mais après, excuse-moi, il faudra recourir à la force ; nous te ligoterons, et nous te fouillerons ; je dis cela tout à fait sérieusement.

VOI?NITSKI

Comme vous voudrez. (Une pause.)
Être si imbécile ! Tirer deux fois et ne pas toucher une seule ! Je ne me pardonnerai jamais cela !

ASTROV

Si tu avais envie de tirer, tu aurais mieux fait de te loger une balle dans le front.

VOI?NITSKI (haussant les épaules)

Étrange ! J'ai fait une tentative de meurtre, et on ne m'arrête pas ; on ne me livre pas à la justice. C'est donc que l'on me regarde comme fou. (Avec un rire méchant.)
Je suis fou, et ceux-là ne le sont pas qui cachent sous le masque d'un professeur, d'un mage érudite, leur incapacité, leur stupidité, leur manque de cœur révoltants ! Ne sont pas folles celles qui se marient avec des vieillards et qui les trompent aux yeux de tous. J'ai vu comme tu l'as embrassé.

ASTROV

Oui, je l'ai embrassé, et voilà pour toi.
(Il lui fait un pied de nez.)

VOI?NITSKI (regardant dehors)

Non, c'est la terre qui est folle de nous porter encore !...

ASTROV

Ce que tu dis est bête.

VOI?NITSKI

Eh bien, puisque je suis fou, j'ai le droit de dire des sottises.

ASTROV

Vieille plaisanterie. Tu n'es pas fou, tu n'es qu'un original. Un fou a une marotte ! Avant, je regardais, moi aussi, tout original comme un malade, un être anormal, mais, maintenant, je suis d'avis que l'état normal de l'homme est d'être un original. Tu es complètement normal.

VOI?NITSKI (se couvrant la figure de ses mains)

C'est honteux ! J'ai quarante-sept ans. Si, admettons, je vis jusqu'à soixante ans, il me reste treize années à vivre... C'est long ! Comment vivrai-je ces treize années ? Que faire ? Avec quoi les remplir ? Oh ! comprends...

VOI?NITSKI(Il serre convulsivement la main d'Astrov.)

Comprends ! Si l'on pouvait vivre le reste de ses jours autrement. Se réveiller par un clair et calme matin, et sentir que l'on recommence à vivre, que tout le passé est oublié, dissipé, comme de la fumée. (*Il pleure.*)

Commencer une vie nouvelle... Dis-moi comment il faut commencer... par quoi ?

ASTROV (*avec dépit*)

Que vas-tu chercher ! De quelle vie nouvelle parles-tu ? Notre position, à toi et à moi, est désespérée.

VOÏNITSKI

Oui ?

ASTROV

J'en suis convaincu.

VOÏNITSKI

Donne-moi quelque chose... (*Il indique son cœur.*)

C'est ça me brûle, ici.

ASTROV (*en colère, criant*)

Finis! (*Se radoucissant.*)

Ceux qui vivront dans cent, deux cents ans d'ici, et qui nous mépriseront pour avoir si bêtement et si laidement vécu, ceux-là trouveront peut-être le moyen d'être heureux. Mais nous... Nous n'avons, toi et moi, qu'une espérance.

ASTROV

L'espérance que quand nous dormirons dans nos cercueils, des visions agréables nous visiteront, peut-être... (*Soupirant.*)

Oui, frère. Il n'y avait dans ce district que deux hommes honnêtes, intelligents, toi et moi. Mais en quelque dix ans, la vie bourgeoise, la vie méprisable, nous a enlissés.

ASTROV

De ses émanations putrides elle a empoisonné notre sang, et nous sommes devenus de plats personnages, comme tous les autres. (*Vivement.*)

Mais ne me conte pas de balivernes tout de même. Rends-moi ce que tu m'as pris.

VOÏNITSKI

Je ne t'ai rien pris.

ASTROV

Tu as pris dans ma trousse de voyage un flacon de morphine. (*Une pause.*)

Écoute, si tu veux couter que couter en finir avec la vie, va dans la forêt et tue-toi. Mais rends-moi la morphine. Il y aurait sans cela des potins, des conjectures. On pensera que c'est moi qui te l'ai donnée. J'aurai assez d'histoires sans cela. Si j'ai à faire ton autopsie... crois-tu que ce sera intéressant ?

(*Entre Sonia.*)

VOI?NITSKI

Laisse-moi.

ASTROV (*a? Sonia*)

Sofia Aleksandrovna, votre oncle a pris dans ma trousse un flacon de morphine et ne veut pas me le rendre. Dites-lui que ce n'est pas... intelligent, a? la fin. Je suis presse? ; il est temps que je parte.

SONIA

Oncle Vania, tu as pris la morphine ?

(*Une pause.*)

ASTROV

Il l'a prise. J'en suis su?r.

SONIA

Rends le flacon. Pourquoi nous faire peur ? (*Tendrement.*)

Rends-le, oncle Vania ! Je ne suis peut-e?tre pas moins malheureuse que toi, mais je ne tombe pas dans le de?sespoir ; j'endure et endurerai tout, jusqu'a? ce que ma vie finisse d'elle-me?me. Endure, toi aussi ! (*Une pause.*)

Rends le flacon. (*Elle lui baise les mains.*)

Cher oncle, bon oncle, mon gentil oncle, rends-le ! (*Elle pleure.*)

Tu es bon ; tu nous plaindras et tu le rendras ; endure, oncle !

VOI?NITSKI (*il prend dans le tiroir le flacon et le rend a? Astrov*)

Tiens ! (*A? Sonia.*)

Mais il faut au plus vite travailler, faire quelque chose ! Sans cela je ne peux pas... ne puis pas...

SONIA

Oui, oui, travailler ! De?s que nous aurons raccompagne? les no?tres, nous nous mettrons a? travailler. (*Elle de?place nerveusement les papiers sur la table.*)

Nous avons tout ne?glige?.

ASTROV (*il remet le flacon dans sa trousse et boucle la courroie*)

Maintenant, on peut se mettre en route.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA (*entrant*)

Ivan Pe?trovitch, e?tes-vous ici ? Nous partons tout de suite. Allez chez Aleksandr, qui veut vous dire quelque chose.

SONIA

Vas-y, oncle Vania. (*Elle prend Voi?nitski par le bras.*)

Allons. Il faut que vous vous re?conciliez, papa et toi, c'est indispensable.

(*Sonia et Voi?nitski sortent.*)

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Je pars. (*Elle tend la main a? Astrov.*)

Adieu.

ASTROV

De?ja? ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Les chevaux sont attel?s.

ASTROV

Adieu.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Vous m'avez promis que vous partiriez aujourd'hui.

ASTROV

Je me le rappelle. Je vais partir tout de suite. *(Une pause.)*

Vous avez eu peur ? *(Il lui prend la main.)*

Est-ce si terrible ?

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Oui.

ASTROV

Si vous restiez ? hein ? Demain, au chalet forestier...

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Non... C'est de?cide? !... Et c'est pour cela que je vous regarde si bravement, parce que notre de?part est de?cide?... Je vous demande une seule chose : ayez une meilleure opinion de moi ; je veux que vous me respectiez.

ASTROV

He? ! *(Un geste d'impatience.)*

Restez, je vous en prie. Avouez que vous n'avez rien a? faire dans le monde. Vous n'avez aucun but. Vous ne pouvez fixer votre attention sur rien ; et, to?t ou tard, vous ce?derez au sentiment.

C'est ine?vitable ; alors mieux vaut ne pas le faire a? Kharkov, a? Kursk, ou ailleurs, mais ici, au sein de la nature...

ASTROV

C'est du moins poe?tique. L'automne est beau... Il y a ici des bois, des maisons de campagne a? moitie? e?croule?es, dans le gou?t de Tourgue?niev.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA

Comme vous e?tes dro?le... Je suis fa?che?e contre vous, mais, tout de me?me, je me souviendrai de vous avec plaisir. Vous e?tes un homme inte?ressant, original. Nous ne nous reverrons plus jamais ; aussi pourquoi le cacher ? Je ressentais me?me un peu de sentiment pour vous. Allons, serrons-nous la main et se?parons- nous en amis. Ne me gardez pas mauvais souvenir !

ASTROV *(apre?s lui avoir serre? la main)*

Oui, partez... *(Songeur.)*

Vous semblez une personne de cœur, et, pourtant, il y a quelque chose d'étrange dans tout votre être. Vous êtes arrivée ici avec votre mari, et tous ceux qui travaillaient, se démenaient, qui créaient quelque chose, ont dû laisser leurs affaires et ne s'occuper, tout l'éte, que de la goutte de votre mari, et de vous.

ASTROV

Lui et vous, tous les deux, vous nous avez contagionnés par votre oisiveté. J'ai été entraîné. Je n'ai rien fait de tout un mois. Et, pendant ce temps-là, les gens étaient malades, et dans les jeunes pousses des bois, les paysans faisaient paître leur bétail... Ainsi, où vous arrivez, votre mari et vous, vous apportez la destruction...

ASTROV

Je plaisante, évidemment, mais tout de même c'est étrange. Et je suis persuadé que si vous étiez restés, le dégât eût été énorme. Moi aussi, j'aurais été perdu... et pour vous cela n'aurait pas été mieux. Allons, partez ! Finita la commedia !

ELENA ANDREÏEVNA (*elle prend un crayon sur la table*)

Je prends ce crayon comme souvenir.

ASTROV

C'est un peu étrange... On se connaît, et puis tout à coup, on ne sait pourquoi... nous ne nous reverrons plus jamais. Tout est ainsi dans la vie... Tant qu'il n'y a personne, que l'oncle Vania n'entre pas avec un bouquet, permettez-moi... de vous embrasser... en manière d'adieu... Oui (*Il l'embrasse sur la joue.*)

Allons, c'est à merveille.

ELENA ANDREÏEVNA

Je vous souhaite bonne chance. (*Regardant autour d'elle.*)

Arrive que pourra, une fois dans la vie !... (*Elle l'embrasse avec élan et tous deux s'éloignent aussitôt l'un de l'autre.*)

Il faut partir.

ASTROV

Partez vite. Si les chevaux sont avancés, partez !

ELENA ANDREÏEVNA

On vient, il me semble.

(*Tous deux prêtent l'oreille.*)

ASTROV

Finita !

(*Entrent Seïreïbriakov, Voiïnitski, Maria Vassilievna avec un livre, Teïleïguine et Sonia.*)

SEÏREÏBRIAKOV (*à Voiïnitski*)

Qui garde rancune ait l'œil crevé ! Après tout ce qui est arrivé en ces quelques heures, j'ai tant vécu et tant pensé, que je pourrais, il me semble, écrire, pour l'édification de la postérité, tout un traité sur la façon dont il faut vivre... J'accepte volontiers tes excuses et te demande, toi aussi,

de m'excuser. Adieu.
(Ils s'embrassent trois fois.)

VOI?NITSKI

Tu recevras re?gulie?rement ce que tu recevais avant ; tout sera comme par le passe?.
(Ele?na Andre?i?evna embrasse Sonia. Se?re?briakov baise la main de Maria Vassilievna.)

SE?RE?BRIAKOV

Maman...

MARIA VASSILIEVNA *(l'embrassant)*

Aleksandr, faites-vous photographe et envoyez-moi une e?preuve ; vous savez comme vous m'e?tes cher !

TE?LE?GUINE

Adieu, Excellence ! Ne nous oubliez pas !

SE?RE?BRIAKOV *(embrassant sa fille)*

Adieu, adieu tous. *(Tendant la main a? Astrov.)*

Je vous remercie de votre agre?able compagnie... J'estime votre fac?on de penser, vos enthousiasmes, vos transports ; mais, permettez a? un vieillard d'e?mettre, dans son compliment d'adieu, une remarque. Il faut, messieurs, travailler ! Il faut travailler. *(Il resalue tout le monde.)* Que tout soit pour le mieux ! *(Il sort. Maria Vassilievna et Sonia le suivent.)*

VOI?NITSKI *(il baise fortement la main d'Ele?na Andre?i?evna)*

Adieu !... Pardonnez-moi... Nous ne nous reverrons plus.

ELE?NA ANDRE?I?EVNA *(touche?e)*

Adieu, mon cher.

(Elle s'incline, effleure ses cheveux de ses le?vres et sort.)

ASTROV

Dis, Gre?le?, qu'on fasse avancer mes chevaux.

TE?LE?GUINE

Bien, ami.

(Il sort. Astrov et Voi?nitski restent seuls.)

ASTROV *(prenant sur la table ses couleurs et les mettant dans une valise)*

Pourquoi ne vas-tu pas les reconduire ?

VOI?NITSKI

Qu'ils partent ; moi... je ne peux plus... Cela m'est pe?nible ! Il faut au plus vite m'occuper de quelque chose. Travailler, travailler !

(Il remue les papiers sur la table. Une pause. On entend les grelots.)

ASTROV

Ils sont partis. Le professeur est content. N'aie pas peur, pour rien au monde on ne le fera revenir ici.

MARINA (*entrant*)

Ils sont partis.

(*Elle s'assied dans un fauteuil et se met a? tricoter.*)

SONIA (*entrant*)

Ils sont partis. (*Elle essuie ses yeux.*)

Dieu veuille que tout aille bien. (*A? son oncle.*)

Allons, oncle Vania, faisons quelque chose.

VOI?NITSKI

Travailler, travailler.

SONIA

Il y a longtemps que nous ne nous e?tions pas assis a? cette table. (*Elle allume la lampe.*)

Il n'y a pas d'encre, il me semble... (*Elle prend l'encrier, va vers l'armoire et met de l'encre.*)

Et je suis triste qu'ils soient partis.

MARIA VASSILIEVNA (*elle entre lentement*)

Ils sont partis.

(*Elle s'assied et se plonge dans la lecture.*)

SONIA (*elle s'assied a? la table, feuillette un livre de comptes*)

E?crivons tout d'abord les factures, oncle Vania... Tout est en retard. Aujourd'hui encore, on a envoye? pour une facture. E?cris. Tu en e?criras une et moi une autre.

VOI?NITSKI (*e?crivant*)

Facture... a? monsieur... (*Tous deux e?crivent en silence.*)

MARINA (*ba?illant*)

Je veux faire dodo.

ASTROV

Le calme ! Les plumes grincent, le grillon crie, il fait chaud, on est bien ; on voudrait ne pas partir... (*On entend les grelots.*)

Voila? qu'on ame?ne ma voiture. Il me reste donc a? vous dire adieu, mes amis, a? dire adieu a? ma table... Et en route.

(*Il met ses cartes dans leur carton.*)

MARINA

Pourquoi te presses-tu ? Assieds- toi.

ASTROV

Cela ne se peut pas.

VOI?NITSKI (*e?crivant*)

"Il est reste? du? deux roubles soixante-quinze."

(*Entre un ouvrier.*)

L'OUVRIER

Mikhai?l Lvovitch, vos chevaux sont a? la porte.

ASTROV

J'ai entendu. (*Il lui donne sa valise, sa trousse et le carton.*)

Tiens, prends c?a. Fais attention de ne pas abi?mer le carton.

L'OUVRIER

Entendu.

(*Il sort.*)

ASTROV

Allons...

(*Il fait ses adieux.*)

SONIA

Quand nous reverrons-nous ?

ASTROV

Pas avant l'e?te?, probablement. En tout cas pas en hiver. Il va de soi que, s'il arrivait quelque chose, vous m'en informeriez, et je viendrais. (*Poigne?es de main.*)

Merci pour votre hospitalite?, votre amabilite?, en un mot pour tout. (*Il va vers Marina et l'embrasse a? la te?te.*)

Adieu, vieille.

MARINA

Tu pars sans boire du the? ?

ASTROV

Je n'en veux pas, ma bonne.

MARINA

Peut-e?tre, boirais-tu une petite eau- de-vie ?

ASTROV (*inde?cis*)

Oui, c?a c'est une ide?e ! Marina sort.

ASTROV (*apre?s une pause*)

Mon bricoleur boite un peu. Je l'ai remarque? hier quand Pe?trouchka menait boire les chevaux.

VOI?NITSKI

Il faut le faire ferrer.

ASTROV

Il faudra s'arrêter à Rojdestvenskoié, chez le marchand. *(Il s'approche de la carte d'Afrique et la regarde.)*

Vraisemblablement dans cette Afrique, il fait maintenant une chaleur terrible.

VOÏNITSKI

Probablement.

MARINA *(elle revient avec un plateau sur lequel est posé un verre de vodka et un bout de pain)*
Bois.

(Astrov boit la vodka.)

MARINA

À ta santé, petit père. *(Elle s'incline très bas.)*

Et le pain, tu ne le manges pas ?

ASTROV

Non, je bois comme ça. Et maintenant, tous mes meilleurs souhaits. *(À Marina.)*

Ne me reconduis pas, la vieille. Inutile.

(Il s'en va. Sonia prend une bougie pour le reconduire.)

VOÏNITSKI *(écrivain)*

"Le février, vingt livres de beurre... Le février, même chose, vingt livres... Gruau de sarrasin..."

(Un silence. On entend les grelots.)

MARINA

Parti.

SONIA *(elle rentre, pose la bougie sur la table)*

Il est parti...

VOÏNITSKI *(après avoir compté au boulier, il inscrit)*

Total... quinze, vingt-cinq...

(Sonia s'assied et écrit.)

MARINA *(bâillant)*

Oh ! nos péchés...

Mémoire !

(Telle qu'elle est sur la pointe des pieds ; il s'assied près de la porte et accorde sa guitare sans faire de bruit.)

VOÏNITSKI *(à Sonia, lui caressant les cheveux)*

Mon enfant, si tu savais comme je suis triste. Oh ! si tu savais comme cela m'est pénible !...

SONIA

Que faire ? il faut vivre ! *(Une pause.)*

Nous vivrons, oncle Vania ! Nous vivrons une longue série de jours, de longues soirées. Nous supporterons patiemment les épreuves que nous enverra le destin.

SONIA

Nous travaillerons pour les autres, maintenant et dans notre vieillesse, sans connaître le repos. Et quand notre heure viendra, nous mourrons soumis. Et là-bas, au-delà du tombeau, nous dirons combien nous avons souffert, pleuré, combien nous étions tristes. Et Dieu aura pitié de nous. Et tous deux, nous verrons, cher oncle, une vie lumineuse, belle, splendide.

SONIA

Nous nous en réjouissons, et nous rappellerons avec une humilité souriante nos malheurs d'aujourd'hui. Et nous nous reposerons. Je crois à cela, mon oncle ; je le crois, ardemment, passionnément... *(Elle se met à genoux devant lui, pose la tête sur ses mains, et d'une voix lasse.)*

Nous nous reposerons !

(Téléguine joue doucement de la guitare.)

SONIA

Nous nous reposerons ! Nous entendrons les anges. Nous verrons tout le ciel en diamants ; nous verrons tout le mal terrestre, toutes nos souffrances, noyés dans la miséricorde qui emplira tout l'univers ; et notre vie deviendra calme, tendre, douce, comme une caresse. Je crois cela, oncle ; je crois... *(Essuyant les yeux de son oncle avec son mouchoir.)*

SONIA

Pauvre, pauvre oncle Vania, tu pleures... *(Les larmes aux yeux.)*

Tu n'as pas connu de joies dans ta vie, mais patiente, oncle Vania, patiente... Nous nous reposerons... *(Elle l'embrasse.)*

Nous nous reposerons !

(Le veilleur frappe ses planchettes. Téléguine joue doucement. Maria Vassilievna écrit sur les marges de la brochure. Marina tricote son bas.)

SONIA

Nous nous reposerons !

(Le rideau descend lentement)